

Université Paris-VIII
DESS Ethnométhodologie et Informatique

Modélisation symbolique : apprendre et transmettre
Etude ethnométhodologique



Sophie de Bryas
sous la direction de Pierre Quettier
Septembre 2005

*Je dédie ce travail à
Adéline Delourde, mon arrière-grand-mère, et à
Nine et Paul, mes enfants.*

Merci à tous ceux et toutes celles qui m'ont fait confiance et particulièrement

A mes professeurs de Paris-VIII, engagés dans la transmission d'un savoir original et passionnant,

A Leonardo Caldi qui m'a accueillie chaleureusement,

A mon amie Anne-Marie pour avoir relu et annoté mon manuscrit avec patience et intérêt,

A Penny, James et Phill qui ont traversé la Manche,

A Marie, Caroline, Abès et Agnès qui m'ont apportés conseils et affection,

A Louis, mon mari, qui m'a nourrie quotidiennement, et Dieu sait si l'écriture donne faim,

A mon amie Bogéna qui soutient mes projets sans jugement,

A Anne ma belle-mère, qui m'encourage dans mes études,

A Jennifer dont la confiance me porte chaque jour,

A mes parents et ma famille dont la main protectrice ne fait jamais défaut.

*« Je ne puis qu'être rempli du plus profond émerveillement
et de la plus grande vénération quand je me tiens en silence devant les
abîmes et les hauteurs de la nature psychique, monde sans espace qui recèle
une abondance incommensurable d'images entassées et condensées
organiquement depuis les millions d'années que dure l'évolution vivante. »*

Carl Gustav Jung

L'âme et la vie

Sommaire

Il était une fois, les métaphores symboliques... une nouvelle pratique venue de Grande-Bretagne...	8
Un terrain vierge.....	8
Prendre un risque	8
Raconter son histoire	9
Le cœur de mon mémoire : le cas Stefan	10
Laisser une trace.....	10
1. Un peu de mon histoire	11
1.1 Une famille de photographes... ..	11
1.2 Une école par défaut.....	12
1.3 Travailler enfin !.....	13
1.4 Il faut que ça change.....	13
1.5 La richesse de la différence, une expérience de la démocratie.....	14
1.6 Comte et comtesse	14
1.7 Mieux comprendre... ..	15
2. Rencontre avec l'ethnométhodologie.....	17
2.1 Sociologie.....	17
2.2 Sociologue.....	17
2.3 Ethnométhodologie	18
2.4 Ethnométhodes.....	18
2.5 Membre du groupe	19
2.6 Observation participante.....	19
2.7 Village.....	19
2.8 Allants de soi	20
2.9 Breaching	20
2.10 Indexicality (indexicalité)	20
2.11 Réflexivité.....	21
2.12 Account.....	21
2.13 Ad hocing.....	21
2.14 Induction	21
2.15 Indifférence ethnométhodologique.....	22
2.16 Négociation du sens.....	22
2.17 Sens local	22
2.18 Méthode documentaire d'interprétation (M.D.I.)	23
3. Origine et pratique de la modélisation symbolique	24
3.1 Le sujet	24
3.2 Le terrain.....	24
3.3 Histoire de l'introduction de la « modélisation symbolique ».....	26
Entretien avec Jennifer de Gandt	26
3.3.1 Les rencontres.....	26

3.3.2 « I want to take this work to France »	26
3.3.3 Le « chaînon manquant »	27
3.3.4 Création des groupes de pratique	27
3.3.5 L'avenir.....	27
4. Le récit de l'enquête	29
Le Cas Stefan « Ca n'existe pas ! ».....	29
Un magicien prépare son one-man show... ..	29
4.1 Présentation du cas	29
4.2 Le lieu	30
4.3 Le mouvement dans l'espace	30
4.4 La date et l'heure	31
4.5 Méthode utilisée pour l'accompagnement de Stefan.....	31
4.6 La modélisation symbolique	31
4.7 Le <i>clean language</i>	31
4.8 Le <i>clean space</i>	32
4.9 Méthode utilisée pour la narration du cas :.....	32
recommandations au lecteur	32
4.10 Transcription de la séance de travail	33
4.11 Commentaires de l'entretien	53
4.11.1 Clean space	53
4.11.2 <i>Clean language</i>	54
5. Apprendre et transmettre	64
5.1 Le dispositif de formation des praticiens	64
5.1.1 Les séminaires de formation	64
5.1.2 Les groupes de pratique	64
5.1.3 Expression de membres.....	64
5.2 Le dictionnaire du village	70
5.2.1 Modélisation : observer, comprendre, enseigner	70
5.2.2 Modélisation symbolique.....	71
5.2.3 Symboles	72
5.2.4 Paysage métaphorique	72
5.2.5 Le cerveau apprend... ..	72
5.2.6 Mot-boîte.....	73
5.2.7 Métaphore.....	73
5.2.8 Supervision	73
5.2.9 Client et Facilitateur.....	74
5.2.10 Ressource	74
5.2.11 Pattern (schéma ou structures d'organisation)	75
5.2.12 Le travail sur soi ou développement personnel	75
et la pensée systémique.....	75
6. Possible contribution du <i>clean langage</i> à	
l'ethnométhodologie ? Ethnométhodes	77
6.1 Qu'est-ce que tu voudrais qu'il se passe, maintenant ?.....	77
6.2 Il est impossible de ne pas communiquer.....	77

6.3 Le <i>clean language</i> comme breaching pour dévoiler les « allants de soi » du client.....	78
6.4 Indifférence ethnométhodologique et non-interprétation	79
6.5 Comment et pourquoi réduire ou minimiser au maximum les interprétations ?.....	79
6.6 Nous avons toutes les ressources à notre disposition, il ne manque que l'accès à ces ressources	79
6.7 Le <i>clean language</i> génère un état proche de la méditation	80
6.8 Négociation du sens.....	81
6.9 MDI et le besoin de faire sens.....	81
6.10 Un apprentissage original, basé sur l'entraînement	82
6.11 <i>Clean</i> ou propre ? L'anglais, la langue de transmission de la modélisation symbolique	83
Conclusion	84
Bibliographie	87
Livres.....	87
Dictionnaires	88
Revue.....	88
Site internet.....	88
Annexes	89
Les questions de développement.....	93
Les questions qui animent le temps.....	93

Introduction

Il était une fois, les métaphores symboliques... une nouvelle pratique venue de Grande-Bretagne...

Ecrire « scientifiquement » au nom de quoi ? La richesse des œuvres existantes est déjà si grande et les expériences des « pères » de la psychanalyse et du travail sur l'inconscient si riches que je me suis rapidement demandé comment je pourrai apporter une contribution, même symbolique... alors que me plonger dans n'importe quel ouvrage de Jung m'apporte immédiatement enthousiasme, émerveillement et sujet de réflexion pour plusieurs jours.

Comme me l'a dit Pierre Quettier (à qui je rends hommage ici d'avoir été pour moi un soutien solide et amical), mon travail sera de « donner à voir » une pratique d'accompagnement nouvelle. C'est ce que je vais tenter de faire au plus près de mes observations et dans un souci de précision et de simplicité.

Bien sûr, l'écriture est un acte personnel et c'est d'abord comme un défi d'avoir mené au bout ce travail. C'est aussi à cause et grâce à ceux qui étaient autour de moi quand j'ai bénéficié au premier plan de cette nouvelle pratique. Rien à ce jour n'a encore été publié en français. Le seul ouvrage disponible sur le sujet des métaphores symboliques est le livre de Penny Tompkins et James Lawley « Metaphors in Mind », édité en 2000 à Londres, en anglais.

Un terrain vierge

Parmi les quelques personnes formées en France, j'ai été une des rares à avoir pris le temps et bénéficié des rencontres nécessaires pour « donner à voir » cette nouvelle pratique. La rencontre avec Pierre et l'ethnométhodologie fut le déclencheur de mon travail.

Prendre un risque

Au cours de ce travail de recherche, j'ai oscillé entre deux états. A l'intérieur de moi, le balancier, dans son mouvement mécanique, me transportait du découragement quasi-total à une volonté inflexible. Dans les périodes de découragement, l'abandon semblait la seule issue valable et c'est finalement cette proximité de tout laisser tomber qui m'a permis de continuer cette aventure de l'écriture.

Aujourd'hui, je peux dire que j'ai fait le choix d'aller au bout quand j'ai accepté de prendre un risque. Risque de continuer à écrire malgré l'âpreté et parfois la douleur,

risque de (et de me) décevoir, risque de ne pas être à la hauteur et peut-être même risque de réussir en allant au bout de mon projet...

Raconter son histoire

Milton Erickson, psychiatre américain et fondateur de ce qui a été appelé plus tard « la nouvelle hypnose », a, par ses recherches, prouvé comment l'inconscient d'un sujet est capable d'accéder à une réponse personnelle et créative pour trouver et résoudre rapidement le problème qui le fait souffrir. C'est donc de l'inconscient qu'il s'agit lorsque je travaille avec les métaphores symboliques, et comme le considère Grégory Bateson¹: « La métaphore est au plus profond de l'être vivant ». Ainsi, travailler avec ce mode d'interconnexions mentales, c'est mettre à jour des structures tellement profondes que l'impact sur la vie « réelle » et consciente sera pérenne et efficace.

Milton Erickson, qui a reçu plus de vingt mille patients durant sa longue vie, n'a pas eu le temps de décrire sa pratique. D'autres à ses côtés l'ont fait. Comme eux, en tant que témoin, je décide de vous raconter l'histoire de l'arrivée et de la diffusion d'une nouvelle pratique en France.

Je vais tenter d'être le conteur de la femme thérapeute, enseignante et chercheuse qu'est Jennifer de Gandt et que ses activités multiples empêchent d'écrire. C'est ma façon de lui témoigner ma gratitude. En effet, je suis le témoin privilégié de cette nouvelle pratique parce que je suis restée en contact avec elle depuis dix ans.

Notre rencontre a eu lieu en 1995. Elle a été mon enseignante en P.N.L.² durant trois ans. Quand, en 2000, elle décida de diffuser la méthode de la modélisation symbolique, je fus parmi une des premières personnes en France à partager son enthousiasme, puis formée grâce à elle.

Me voilà propulsée au cœur de cette histoire comme « témoin/acteur ».

La façon de travailler et de transmettre de Jennifer de Gandt est pour moi une grande source d'inspiration et un modèle qui me sert quotidiennement dans mes activités professionnelles.

Je souhaiterais être modestement une ethnométhodologue douée de sens artistique, qui fait appel à ma tête, mais aussi à mon esprit, mon cœur et mon corps. Je suis

¹ Grégory Bateson, « *Vers une écologie de l'esprit* », édition du Seuil.

² Programmation neuro-linguistique. C'est l'étude de l'expérience subjective.

avant tout une observatrice curieuse d'une nouvelle pratique venue de Grande-Bretagne. Je vais tenter de décrire cette pratique selon les règles exigées par mes professeurs, tout en gardant un regard libre, intuitif.

Le cœur de mon mémoire : le cas Stefan

Etre le conteur de cette dimension-là de la relation d'accompagnement, celle qui ouvre à l'image et à la métaphore. Raconter cette histoire comme le patient, lui-même, raconte son propre conte, son histoire profonde, en laissant parler son inconscient à travers ses symboles et ses images intérieures.

Mon travail de description s'articulera autour d'une séance où je n'ai volontairement utilisé que la modélisation symbolique (cas Stefan).

Tout au long de la conception de ce mémoire, j'ai utilisé sur moi-même la pratique de la modélisation symbolique dans le cadre des groupes de pratique du jeudi. Cela a bien sûr influencé mon cheminement en faisant évoluer ma propre structure interne.

Laisser une trace

Plus qu'un soulagement à finir sa tâche, plus que d'avoir été fidèle à mon engagement vis-à-vis d'un cursus universitaire et plus encore que d'apporter ma contribution à la diffusion d'une pratique d'accompagnement, source de mon apprentissage en matière de relation d'aide ; après avoir passé en revue toutes les raisons pour lesquelles je me suis engagée dans ce travail de « mémoire », il me semble que la plus importante pour moi est de laisser une trace écrite.

Une trace de l'arrivée en France d'une pratique d'accompagnement nouvelle, respectueuse du monde intérieur du patient. Une trace aussi de ce qu'aura été mon cheminement depuis le doute à réaliser un travail universitaire, jusqu'au moment où, enfin, tenant mon manuscrit en main, j'aurai la preuve que la promesse faite à moi-même est tenue.

1. Un peu de mon histoire

1.1 Une famille de photographes...

Je suis née le 16 septembre 1962 à Paris.

Mes parents travaillaient tous deux dans l'entreprise de mon grand-père paternel : un laboratoire de photographies scolaires, universitaires et industrielles.

L'activité de cette entreprise familiale, la photographie, était réalisée dans la maison de mes grands-parents. Il y avait environ dix employés : certains d'entre eux s'occupaient du développement des photos et d'autres voyageaient en province pour photographier les élèves. Mon père et mon grand-père s'occupaient des prises de vue dans les écoles parisiennes.

Pour des raisons de facilité, j'allais à l'école maternelle qui était de l'autre côté de la rue, ainsi midi et soir, j'étais là et déjeunais avec tout le monde. Hormis l'arrivée de ma sœur quand j'eus 3 ans, ma vie s'écoulait tranquillement.

Mon activité préférée était de me rendre dans le « labo » où l'on développait les clichés. D'abord, il fallait faire attention à ne pas laisser entrer la lumière, en prenant soin de pousser deux portes et les lourds rideaux. L'odeur très particulière des produits chimiques et le bruit de l'eau me donnaient l'impression de rentrer dans une caverne mystérieuse. Pour mieux voir le miracle s'accomplir, je montais sur le tabouret en bois et me penchais par-dessus l'épaule de René. Au fur et à mesure, des détails apparaissaient, sur la feuille blanche : des arbres, des chaises, des visages, une classe entière. Dans la lumière rouge, des milliers de visages naissaient chaque jour d'une feuille blanche sortie de la grosse boîte « surtout ne pas ouvrir » Agfa Gevaert.

La maison de mes grands-parents a le style d'une maison du XIX^e siècle, très grande. Une cave ouvre sur la cuisine où un gros poêle à bois et charbon chauffe l'hiver. Un petit jardin, derrière, sert de salon d'été et il y a une salle à manger, grande et froide, avec une cheminée prussienne.

A l'étage, un grand bureau donne d'un côté sur le jardin et de l'autre sur les chambres, le salon et une petite salle de bains. Au bout, se trouvait l'atelier de mon grand-père qui était peintre.

Au deuxième étage, sous les toits, les laboratoires, les machines et le bureau des employés. C'était là, qu'enfant, je passai mon temps.

Plus tard, quand mes grands-parents ont cédé la place à mes parents, rien n'avait vraiment changé, ni les odeurs, ni les mouvements, ni des personnes.

Jusqu'à mon entrée au lycée, en seconde, la question de ma scolarité n'a semblé intéresser personne : je n'étais ni bonne élève ni vraiment mauvaise, mais, traditionnellement dans ma famille, il était plutôt de bon ton d'être cancre. Sans que cela soit dit ouvertement, j'ai été élevée dans l'idée que la vie ne s'apprenait pas vraiment à l'école.

1.2 Une école par défaut...

Lorsque j'ai émis le souhait de travailler rapidement, je rencontrais l'approbation de tous. Mon père connaissait bien l'Ecole hôtelière et, trop content de pouvoir m'y faire rentrer grâce à ses relations, l'affaire fut faite sans plus de discussions.

Me voilà donc propulsée dans le monde du travail à 16 ans, dès les deux mois d'été où j'effectue un stage comme femme de chambre ou, pire, comme gouvernante.

C'est en refaisant les lits que j'ai su que jamais je ne ferais carrière dans ce milieu professionnel.

Echoués, nous étions tous échoués-là, dans cette école. Certains parce qu'on ne savait pas quoi faire d'eux, d'autres parce que leur destin était tracé d'avance : mais personne n'avait vraiment choisi d'être là.

On trouvait aussi bien ceux qui faisaient le désespoir de leurs parents (« qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de lui ou d'elle ? ») que ceux dont les parents étaient hôteliers, cafetiers ou restaurateurs ; cette école apporterait à leur établissement le prestige pour l'avenir. Les fils et filles d'hôteliers ne se posaient pas de questions. Les deux catégories étaient bien distinctes et les groupes ne se mélangeaient pas. J'appartenais bien sûr à la première catégorie et, par ma bande d'amis, je trouvais tout de suite de l'intérêt à venir chaque jour : mes amoureux, mes copines et, miraculeusement, quelques professeurs qui avaient mon affection. J'y suis restée trois ans.

Jugeant que j'étais trop jeune pour travailler à 19 ans, mes parents, ne sachant plus quoi faire de moi, après avoir appris que je ne pourrais pas passer en classe supérieure, m'inscrivirent pendant deux ans dans une école sur laquelle il ne me reste aucun souvenir. ..

Grâce à l'argent d'un stage obligatoire, je fis mon premier grand voyage en Inde avec deux copains.

Très peu motivée par ces études supérieures, je rencontrais quelques fils de ministres africains, une fille d'émigré khmer. Comme eux, je me sentais complètement étrangère. Quand j'arrivais pour passer l'examen, on me répondit qu'il avait eu lieu la veille... je fus juste fâchée d'avoir fait le déplacement pour rien.

1.3 Travailler enfin !

Me voilà secrétaire dactylo, autrement dit « bonne à tout faire » : machine à café, photocopies... et c'était vraiment mieux que de « faire les chambres » : les lits, les salles de bains (16 par matinée) et d'aller se coucher abruti de fatigue.

Je comprends vite une chose : « plus tu effectues une tâche qui exige peu d'effort physique, plus tu gagnes de l'argent. » Avec cette conviction simpliste mais forte, j'évolue assez vite. La période est propice et cinq ans plus tard, je me retrouve à avoir beaucoup de responsabilités, une grande liberté et un très bon salaire.

Un jour, une personne associée à l'entreprise de marketing et communication dans laquelle je travaille me propose de la suivre. Il s'agit de l'accompagner dans la création d'une structure de conseil en marketing.

Je deviens sa fidèle collaboratrice et il me laisse pratiquement la gestion de l'ensemble des budgets. Durant ces cinq ans, ma vie professionnelle m'amuse : liberté, jeu, pouvoir et argent. Je n'ai pas d'état d'âme sur ce que je fais, ni pourquoi. Cette ascension professionnelle satisfait mon besoin de reconnaissance sociale et mes besoins matériels. Cependant, je tends à ressentir une certaine lassitude. Il manque du sens à ma vie, je commence à avoir besoin de m'occuper de moi. Toute mon énergie et mon temps sont consacrés au travail, la réussite professionnelle est certaine, et pourtant, la dépression n'est pas très loin.

1.4 Il faut que ça change

Nous sommes au bord de la rupture, mon futur mari et moi. Le travail nous a épuisés. A deux dans la même situation, nous décidons d'arrêter ce rythme infernal. Il démissionne d'une grande entreprise américaine et cinq mois plus tard, je quitte l'entreprise où je suis devenue « consultante senior » .

Nous vendons nos meubles, voitures et quittons notre appartement. Affublés d'un sac à dos de 3 kg chacun, nous partons direction Pékin via la Malaisie, non sans avoir fêté l'événement.

Le matin de notre départ, ma mère me tend une médaille de saint Patrick : elle avait demandé la protection du Tout-Puissant qui me protégerait des dangers du vaste monde.

Ses origines modestes et italiennes étaient peut-être pour quelque chose dans ce comportement étonnant et nouveau pour moi.

Son père était communiste et donc anticlérical. J'étais toujours étonnée de le voir nous attendre dehors quand nous visitons les églises...

Il a été ouvrier toute sa vie et son engagement politique fut sans faille. Pendant la guerre, il se cacha et refusa le travail obligatoire au péril de sa vie.

Nous avons été baptisées, ma sœur et moi, sans convictions, plutôt « pour faire plaisir à la grand-mère ».

1.5 La richesse de la différence, une expérience de la démocratie

Mon grand-père maternel, ouvrier communiste et athée a été très présent : veuf très jeune, il passait beaucoup de son temps avec nous, nous étions rassemblés toutes les vacances et la plupart des week-end.

Mon grand-père paternel, lui, défendait les patrons, l'étant lui-même, en même temps que De Gaulle et la grandeur de la France. Ma tante commerçante, photographe elle aussi, adhérait facilement aux idées d'extrême-droite sans complexe, tandis que mon père défendait la liberté, la culture et l'intelligence. Les repas de famille étaient souvent l'occasion d'un pugilat politique, règlements de compte et, parfois, rancœurs personnelles exprimées au nom des idées. Le langage de ce clan était très spécifique. Il avait pour origine un métier, la photographie, parsemé de mots issus de ma famille paternelle originaire de l'Oise. Mon grand-père paternel, peintre et sculpteur, avait toujours un tableau en cours sur le chevalet, une idée nouvelle pour sa prochaine exposition. Les appareils de photographie n'étaient jamais loin. Les histoires répétées, avec des variantes mystérieuses, les anecdotes professionnelles donnaient à ceux de l'extérieur, aux autres, l'image que nous avons le privilège d'avoir une vie extraordinaire dont ils étaient exclus. En tout cas, je ne m'y ennuyais jamais, chacun pouvait y faire valoir ses idées et ses convictions. D'une certaine façon, chacun y avait sa place.

1.6 Comte et comtesse

Quand j'ai annoncé à ma famille mon mariage avec un aristocrate, ils ont oscillé entre fierté, gêne et trahison. Je n'ai pas été élevée dans l'optique de me marier. « Si tu travailles, tu ne dépendras de personne et tu seras libre de vivre ta vie » était le grand conseil que j'ai reçu de la part de mon père. Avoir des enfants n'était pas non plus une priorité. Ma grand-mère ne s'était jamais remise de ses grossesses qui l'avaient obligée trop tôt à abandonner la vie de bohème qu'elle menait avec son mari.

Mes beaux-parents m'ont accueilli chaleureusement. La naissance de ma fille et de mon fils m'assura une place dont je suis fière au sein de cette très grande famille.

Et surtout, pour la première fois, avec ma belle-mère, je pouvais parler de mon intérêt pour le développement personnel, le plaisir de reprendre des études, ou même la psychanalyse, conversation improbable dans ma famille.

Dans mon enfance, tous les membres du clan étaient réunis chaque week-end et, malgré les conflits, chacun à sa manière m'a apporté quelque chose d'important. J'en ai gardé le plaisir de la confrontation des idées et l'esprit de découverte. Il y avait tellement de différences autour de moi que je n'avais qu'à trouver mes propres idées et faire mes propres choix.

J'ai remplacé ces réunions familiales qui ne sont plus par celles de mes amis, toujours présent à mes côtés.

Après notre voyage : Chine, Népal, Inde, Malaisie, Vietnam, Etats-Unis, Canada entre autres, notre retour à la réalité ne se fit pas sans bouleversements.

Après quinze ans de vie commune, nous avons eu deux enfants et nous avons créé chacun notre entreprise : mon mari devint antiquaire, et de mon côté, je créais chez moi, une agence de communication, grâce à quoi nous avons pu acheter une grande maison à la campagne. Nous y élevons nos enfants « au grand air ».

1.7 Mieux comprendre...

A la naissance de mes enfants, je ressens la nécessité d'avoir un lieu et un temps pour moi pour exprimer mes doutes et mes incertitudes et surtout commencer un apprentissage selon mes goûts. Une amie trouve les bons mots et me parle de la P.N.L. (Programmation neuro-linguistique). Il s'agit d'une formation sur deux ans. Je m'y engage. Je découvre là un univers que je n'ai plus quitté depuis.

J'ai suivi ensuite un Diplôme universitaire en Développement personnel où je fus reçue major de promotion puis, de plus en plus curieuse et motivée par les études et les apprentissages nouveaux, je me suis inscrite à un D.E.S.S d'Ethnométhodologie et Informatique.

Je continue à développer Mira Castillo, mon entreprise de Communication & Edition, un groupement d'indépendants, laboratoire de nouvelles méthodes de travail en groupe, au profit des entreprises. J'accompagne également des personnes de façon individuelle dans leur projet.

Depuis quelques mois, je donne des cours de communication (développement de projet) dans une école de commerce à Paris.

Si l'observatrice que je suis devenue au travers de ces expériences devait résumer ce parcours, je retiendrais :

- . L'importance et la place de l'image
- . L'attirance et l'attrait pour un espace de parole libre

La découverte de la modélisation symbolique a été pour moi une sorte de révélateur ; cette pratique embrassait ces deux versants de mon histoire.

En effet, elle permet d'accéder au monde intérieur par la vertu des images, des représentations intimes qui jaillissent de la feuille blanche. Cette « mise à jour » est à la fois surprenante, étonnante et immédiate.

Le questionnement du *clean langage* permet de se sentir profondément et entièrement compris parce que les mots, ou les gestes, reprennent leur autonomie symbolique.

La force ainsi dégagée peut amener un changement d'agencement dans la structure interne, de façon respectueuse et efficace.

Finalement, la posture d'observatrice du monde intérieur du client se rapproche de cette attitude décrite par l'ethnométhodologie.

A y regarder de plus près, et à la suite d'une année de formation, je me demande si le *clean langage* ne serait pas une langue adaptée pour un parler ethnométhodologique ?

2. Rencontre avec l'ethnométhodologie

Parmi toutes les notions, concepts et idées nouvelles auxquelles j'ai été confronté cette année, certaines d'entre elles m'ont paru importantes au vue de mon étude. Je me ressens d'abord comme sociologue « à l'état pratique », comme dit Schutz, et donc : « La première tâche du sociologue sera de clarifier le langage qu'il utilise. » C'est ce que je vais tenter de faire dans le chapitre qui suit.

L'ethnométhodologie, pour moi, représente plutôt une posture, une attitude, un comportement.

Je vous livre ci-dessous mon dictionnaire d'ethnométhodologie, issue de mes lectures, des cours et des commentaires de la méthode.

2.1 Sociologie

La sociologie est souvent considérée comme la mère, la source, le berceau de l'ethnométhodologie.

A ce titre, il m'a semblé important de présenter la définition que propose le dictionnaire. Il nous dit :

« Etude scientifique des faits sociaux humains, considérés comme appartenant à un ordre particulier, et étudié dans leur ensemble ou à un haut degré de généralité. » (Petit Robert)

En résumé très « simpliste », il s'agit donc de regarder ce que font les hommes, et en plus, de le faire de façon scientifique. Il est difficile de ne pas le faire, scientifiquement ou pas, et je suppose que la tentation est grande de proposer « ses méthodes » comme étant mieux ou plus adaptées à observer et étudier nos congénères.

2.2 Sociologue

C'est une personne qui pratique ou étudie la sociologie. Son activité sera d'étudier la manière dont les gens font sens car l'acteur est toujours rationnel. Il étudie avec les outils de l'ethnoscience, c'est-à-dire, les méthodes de ses acteurs ou autrement dit « la manière dont les gens font ce qu'ils font ».

Pour A.Schutz, le sociologue doit comprendre le sens que les individus donnent à leur action. Pour ce faire, il doit accéder à l'expérience immédiate et familière des

individus.³ Il souhaite sortir la sociologie et les sociologues de leur tour d'ivoire : « Nous sommes tous des sociologues à l'état pratique ». Schutz, 1932.

Or l'acteur, s'il est capable de rationalités, n'est pas conscient de toutes les implications de ses actions, dans la mesure où on ne peut pas dans le même temps de réalisation d'une pratique, objectiver cette pratique.⁴

Pour lui, cette « objectivation » sera le but du travail du sociologue.

2.3 Ethnométhodologie

Faire de l'éthnométhodologie, c'est faire des études, étudier en ayant une posture d'observation différente. Par exemple : en accordant une attention particulière aux événements banals de l'activité humaine, car tout est digne d'intérêt. Les activités quotidiennes les plus ordinaires peuvent être étudiées.

Voici quelques tentatives de définition que j'ai retenues ;

L'éthnométhodologie c'est :

L'anti-sociologie (Georges Lapassade)

De la sociologie praxéologique (Philippe Amiel)

Une science des activités pratiques (...) les plus communes (Harold Garfinkel).

C'est une discipline qui étudie les ethnométhodes (Yves Lecerf).

C'est Garfinkel qui nomme cette nouvelle façon de pratiquer la sociologie « ethnométhodologie », en référence à la démarche ethnoscientifique.

2.4 Ethnométhodes

Sont les savoirs et les savoir-faire locaux de mise à jour du sens commun par les membres.

Ce sont les manières d'être et d'agir des membres du village. L'ensemble des comportements individuels et collectifs, des interactions à l'intérieur du village, les règles, les interdits... Tout ce qui fait que l'on devient membre ou non d'un village.

On s'intéresse à la manière pratique de raisonner : « le bon sens » Celui-ci pouvant être un mode de connaissance qui a sa cohérence interne.

En résumé, les ethnométhodes sont les procédures pratiques qui permettent de se définir, se situer et accomplir des tâches dans son groupe.

³ Philippe Cabin, « L'Essor de la sociologie interactionniste », in « La Sociologie Histoire et Idées », Sciences Humaines, 2000, p. 99-102. Support de cours-textes UE-Enjeux du Cinéma Documentaire – Yann Kilborne.

⁴ Alain Coulon, « Qu'est-ce que l'éthnométhodologie ? », p 14.

2.5 Membre du groupe

Appartenir au groupe que l'on observe est une condition nécessaire pour pratiquer l'ethnométhodologie.

Plusieurs ethnologues (et notamment Lévy-Strauss) ont dénoncé le travers consistant à étudier une population déterminée à partir des lunettes déformantes des systèmes conceptuels d'une autre population. La position d'un ethnométhodologue sera donc de faire l'effort de devenir ou d'être déjà « membre » d'un groupe pour l'observer, (Yves Lecerf).

Pour comprendre les ethnométhodes d'un groupe, il est nécessaire d'être membre de ce groupe afin de partager la langue commune.

Les deux conditions seront appartenir au groupe, et donc, utiliser son langage naturel.

2.6 Observation participante

Il s'agit de partager les mêmes activités, les mêmes expériences que les membres du groupe.

« L'observation participante tend à désigner le travail de terrain en son ensemble, depuis l'arrivée du chercheur sur le terrain, quand il commence à en négocier l'accès, jusqu'au moment où il le quitte après un long séjour. »⁵

Pour ma part, j'appartenais au village depuis l'origine. C'est l'accès sur le terrain, en tant qu'observatrice, qui a été plus difficile à négocier. J'ai, dans un premier temps, sous-estimé la difficulté d'un tel changement ou dédoublement de rôle. Une fois celui-ci expliqué, « les bras se sont ouverts » avec chaleur et enthousiasme.

Quelle aura été l'influence réelle de mon passage de simple membre du village à celui d'observatrice ? Il me semble que c'est avec un recul de plusieurs mois seulement que je pourrai en analyser la nature.

2.7 Village

Village est un terme métaphorique utilisé à l'Université Paris-VII et Paris-VIII pour définir la tribu, le clan, le groupe observé.

Il a été facile pour moi de choisir le village des pratiquants de la modélisation symbolique. Un village que je connaissais (trop ?) bien et que j'aimais. Comme il revient à l'ethnométhodologue de choisir et définir le village qu'il va étudier ; c'est la première étape, à mon avis, du processus d'observation.

⁵ Georges Lapassade.

2.8 Allants de soi

De Luze : « Dans chaque groupe social, il existe des mots et des expressions, des comportements spécifiques que les membres connaissent et pratiquent tout naturellement pour eux, cela va de soi, mais dont la signification ou l'intention sont celles que leur attribuent les étrangers et parfois leur sont complètement inconnues. »⁶

C'est une façon de se reconnaître à l'extérieur du groupe par un vocabulaire, une attitude, une façon d'être au monde. Cette façon n'est pas consciente et pas repérable par le groupe intéressé. Le « breaching » est une méthode utilisée pour mettre à jour un ou des « allants-de-soi » partagés par le groupe.

2.9 Breaching

A des fins d'observation et d'étude d'un groupe, c'est un acte volontaire qui permet de mettre à jour un allant-de-soi de ce groupe. Dans les « Studies in ethnométhodology » (1967), Harold Garfinkel insiste sur la force des résistances d'un groupe face aux comportements d'un membre qui soudain ne respecte plus les procédures admises.

Exemple d'un breaching involontaire personnel :

Lorsque je me suis promenée dans la ville de Marseille avec le sac de sport de mon fils à l'épaule (sac imprimé du logo de l'équipe de football Paris-Saint-Germain). Regard de compassion (elle est folle), d'encouragement (quel courage) ou d'incompréhension avec tentative de faire sens (ça doit être pour la caméra invisible) m'ont permis de comprendre rapidement que le football était une affaire importante dans cette ville (ex. d'allants-de-soi devant la gare Saint-Charles à Marseille : ici, le football est une affaire importante, nul n'est censé ignorer ce phénomène)

2.10 Indexicality (indexicalité)

En ethnométhodologie, l'indexicalité est une propriété du langage naturel.

Toute expression produite en langage naturel comporte un composant indexical.

C'est le sens que prennent les mots, les gestes, les expressions dans un contexte donné. La signification ne peut être donnée sans le recours à des éléments du contexte (lieu, personne, activité).

Un mot, un geste, en changeant de contexte changera de signification.

C'est ce qu'Yves Lecerf définit comme « l'infinitude des indexicalités ».

⁶ H. De Luze, *L'Ethnométhodologie*, éd. Anthropos, 1997 p22

C'est la raison donnée par Bar Hillel dès 1960 sur l'impossibilité à construire une machine à traduire une langue naturelle.

2.11 Réflexivité

Terme mathématique. Propriété d'une relation réflexive (Petit Robert).

La réflexivité est comme l'indexicalité, constitutive du langage et des descriptions du monde que je produis : si je décris une situation, je contribue à la constitution de la situation que je suis en train de décrire.

« Je suis extérieur à mon discours quand je décris une situation, mais c'est moi qui parle », dit A.Coulon dans sa définition de la réflexivité.

La réflexivité est le mouvement « d'aller et venir » entre la situation décrite et le « moi » qui décrit. Mon regard d'observateur est nourri par l'observation qui à son tour, me nourrit et ainsi de suite.

Une métaphore des effets de la réflexivité pourrait être :

*« De simple glaise entre les mains du sculpteur, nous devenons peu à peu le sculpteur lui-même. »
Moshé Feldenkrais.*

2.12 Account

Mot anglais intraduisible.

Est un *account* quoi que ce soit qui fait sens. Les propriétés de l'*account* sont réflexivité et indexicalité.

Pour Yves Lecerf, « C'est la représentation du monde dans l'esprit d'une personne ».

2.13 Ad hocing

Faire entrer dans des cases les éléments d'information fournis par son interlocuteur dans un but de « faire sens ». Ré-interprétation de la règle de manière à ce qu'elle intègre un cas particulier « comme si elle l'avait toujours fait ».

2.14 Induction

Faire d'un cas qui se reproduit une seule ou plusieurs fois une généralité.

Céder à la tentation de l'induction, c'est partir du particulier et passer au général. C'est-à-dire qu'à partir de l'observation d'un ou *a fortiori de plusieurs cas*, l'observateur sera tenté par la généralisation (en voulant dégager des règles par exemple). Cette procédure est commune à l'attitude naturelle du membre. En psychologie comportementale, elle est la marque de l'apprentissage de premier niveau.

Le refus des inductions est caractéristique de l'attitude de l'ethnométhodologue.

2.15 Indifférence ethnométhodologique

Indifférence ethnométhodologique est analogue à ce que Schütz désigne par « attitude de l'observateur désintéressé »⁷. Cette attitude désintéressée est une condition de l'observation d'un village auquel on appartient et dont on est membre.

Garfinkel et Sacks : « S'abstenir de tout jugement sur leur pertinence, leur valeur, leur importance, leur nécessité, la possibilité de les pratiquer, leur succès ou leurs conséquences. Nous appelons cette procédure indifférence ethnométhodologique. »

Cette posture « froide » permet d'avoir un regard neuf et différent. Un peu comme le regard qu'une personne extérieure au village pourrait avoir. En étant membre, c'est une capacité à prendre une distance, « un pas plus loin » et observer à partir d'une posture « en suspension de jugement ». Cette observation puis description des faits bruts, directement observables, devient une source d'information nouvelle d'un fait social.

En résumé, je dirais que c'est la juste distance d'observation, celle qui permet de « donner à voir » ce qui se joue entre les membres du groupe (village). Ni trop impliqué (trop engagé), ni non plus trop éloigné (trop indifférent).

2.16 Négociation du sens

Les membres d'un groupe, pour pouvoir communiquer plus rapidement, négocient le sens d'un mot, d'un geste.

Cette négociation est arbitraire parce que chaque individu aura une définition unique et particulière du sens d'un mot, d'un geste.

2.17 Sens local

Le sens dépend du lieu, du temps et de la population de référence. Le sens est local, il se négocie. Un geste sorti de son contexte pourra avoir de malencontreuses

⁷ A. Schütz, « *Sens commun et interprétation scientifique de l'action humaine* », op. cit., p. 33 et 34 dans *Ethnométhodologie appliquée*, Philippe Amiel, Publication du Léma.

conséquences ! Les us et coutumes d'un groupe doivent être connus et repérés afin d'entrer en contact avec ce groupe, voir même d'y survivre.

Les femmes, arrivées tardivement dans le monde politique par exemple, ont dû prendre en considération le sens local de certains comportements. Je me souviens de ce témoignage de Françoise Giroud, au sujet de sa fonction de ministre de la Condition féminine, dans les années 1970 : « D'abord apprendre, apprendre comment fonctionne l'Etat, ce qui est aussi compliqué que la Cité interdite en Chine. Apprendre le vocabulaire, le code de conduite, toutes ces subtilités... »

2.18 Méthode documentaire d'interprétation (M.D.I.)

« Sans cesse, les actions sont interprétées en terme de contexte⁸. » Lors d'une conversation, nous justifions la réponse en la documentant. Nous réinterprétons le monde sans cesse en fonction de nos besoins de compréhension.

⁸ Coulon A., *L'Ethnométhodologie*.

3. Origine et pratique de la modélisation symbolique

3.1 Le sujet

Le village des praticiens d'une technique d'accompagnement en développement personnel, vue d'avion. Au cœur de ce village, la description d'une séance de travail avec Stefan, un de mes clients.

Il a été évident pour moi, dès le début, de ce cursus universitaire, que mon sujet serait l'observation de la pratique des métaphores symboliques.

C'est la lecture du mémoire⁹ de Leonardo Caldi qui a été le déclencheur de cette décision.

Le mémoire de Leonardo traite de l'épilepsie. Il observe, à l'aide des outils ethnométhodologiques, cette maladie dont il souffre. Pour pouvoir le faire, il va extraire une partie de lui, Léo Des Crises (LDC), qui va devenir l'objet des observations de Leonardo. A l'occasion d'une séance de thérapie avec Jennifer de Gandt, il va « rencontrer » l'approche systémique et les métaphores symboliques. Il va observer et décrire cette pratique en tant que client.

Mon sujet sera de décrire la pratique de la modélisation symbolique, en tant que praticienne ; ainsi nos deux observations pourront peut-être se faire écho et se compléter.

Je vais présenter « le village » des praticiens de métaphores symboliques de façon plus exhaustive. Je vais également présenter un cas particulier : le cas Stefan. J'aurai ainsi une vue d'ensemble, comme une vue d'avion à moyenne altitude, qui embrasse un paysage, et également une vue sur le terrain, qui permettra une observation à la loupe d'une infime partie de cet environnement.

3.2 Le terrain

Dans un premier temps, je décrirai comment Jennifer de Gandt rentra en contact avec David Grove, psychothérapeute néo-zélandais.

Puis, le cœur de mon terrain sera la séance de travail que j'ai eue avec Stefan. Cette séance est l'expression de la pratique. C'est pourquoi, je décrirai en détail les raisons pour lesquelles j'ai choisi la description d'un cas, le lieu de cette séance, le mouvement des protagonistes, la date, l'heure et enfin les méthodes que j'ai utilisées.

⁹ « De l'épilepsie, un trouble de communication ? », mémoire DESS Ethnométhodologie 2004, Leonardo Caldi.

La transcription de l'enregistrement ainsi que les commentaires de l'entretien clôtureront la description du cas Stefan.

Autour de cette séance précise, je présenterai le dictionnaire du village.

Un éclairage sera donné sur le dispositif de formation des praticiens des métaphores symboliques.

Ce dispositif est composé, d'une part, des séminaires de formation et des groupes de pratiques du jeudi.

J'inclus également dans mon terrain David Grove, l'inventeur de cet accompagnement thérapeutique particulier, et Penny Tompkins et James Lawley qui ont fait un travail d'observation, de modélisation, d'organisation et de diffusion de sa pratique.

Pendant cette année, je suis restée en lien avec mon village. Lors des groupes de pratique du jeudi et lors de deux séminaires de formation.

C'est à l'occasion du séminaire de novembre 2004 que j'ai interviewé David Grove en vue de ce mémoire. Je n'ai pas gardé cette partie, mes notes trop succinctes et en anglais n'étaient pas suffisamment précises pour donner une retranscription fidèle. Il s'est montré très intéressé par l'ethnométhodologie, et particulièrement par la notion « d'allant-de-soi » (que j'ai traduite plus ou moins maladroitement à cette occasion par « *unspoken assumptions* »).

Penny Tompkins et James Lawley font aussi partie de mon terrain, parce qu'ils ont été « les modélisateurs » du travail de David. Leur livre « *Metaphors In Mind* » auquel je me réfère souvent est pour moi la source, le résultat codifié en quelque sorte, de cette modélisation.

Mais comment et pourquoi la pratique particulière de David Grove (un thérapeute ayant une approche innovante) est arrivée en France après avoir été formalisée par un couple américano-britannique ? Voilà un témoignage digne d'intérêt à mes yeux.

Pourquoi et comment ? Quel a été le chemin ? C'est ce que propose l'interview qui suit et qui relate l'histoire de l'introduction de la « modélisation symbolique » que nous présente Jennifer de Gandt.

3.3 Histoire de l'introduction de la « modélisation symbolique » Entretien avec Jennifer de Gandt

Lorsque j'ai participé au premier séminaire de formation, je ne savais pas comment ni pourquoi cette pratique est arrivée jusqu'à moi. A l'époque cela n'avait pas d'importance. Aujourd'hui, je m'étonne de ce manque de curiosité. Dès le début de ce travail de recherche, il m'a paru essentiel de comprendre quel avait été le trajet effectué, depuis un thérapeute de néo-zélandais pratiquant aux Etats-Unis jusqu'à moi. C'est ce besoin de « traçabilité » qui m'amène à interroger Jennifer de Gandt sur l'origine de sa rencontre avec David Grove. Je mène l'interview chez elle, en prenant des notes à la main. Je traduis (elle parle la plupart du temps en anglais) et résume ici ses propos.

Compte-rendu d'un entretien avec Jennifer de Gandt, en mai 2005 à la Bouvetière (Eure).

3.3.1 Les rencontres...

C'est à l'occasion d'un stage en Grande-Bretagne, en 1990, que Jennifer de Gandt rencontre David Grove pour la première fois. C'est Graham Dawes, un collègue et ami à elle qui fait le lien.

A l'occasion de cette rencontre, Jennifer, qui a vécu une expérience marquante lors de ce stage, entre en contact avec Penny et James dont elle apprend qu'ils donnent des formations sur la méthodologie de David. Jennifer rejoint alors un groupe de professionnels de l'accompagnement pour recevoir une formation au *clean language*¹⁰ et aux *symbolic metaphors*¹¹.

3.3.2 « I want to take this work to France »¹²

Lors d'un rendez-vous avec Penny et James, elle leur fait part de sa volonté de faire connaître ce travail en France. Elle leur dit qu'elle représente une toute petite structure¹³ et qu'elle est très intéressée par ce sujet.

Penny et James décident de faire confiance à Jennifer pour faire connaître leur travail en France, malgré la petite structure. Ce qui est important à leurs yeux est l'honnêteté et l'engagement personnel. Commencer dans ces conditions, même avec des petits groupes de formation, n'est pas un problème pour eux. Ils acceptent de venir en

¹⁰ Langage propre.

¹¹ Métaphores symboliques

¹² Je veux amener ce travail en France.

¹³ Jennifer a créé N.L.P Sans frontières.

France pour enseigner à des groupes d'environ 12 personnes, en anglais. Jennifer assurera la traduction française.

3.3.3 Le « chaînon manquant »

Jennifer est formatrice en P.N.L. et a une expérience de psychanalyste jungienne depuis plus de vingt ans. Immédiatement, elle prend conscience que le travail de David fait partie « du même terrain » et que son travail se trouve aux frontières de la P.N.L. avec, en plus, un accès au monde des images et donc de l'inconscient. Ce qui l'attire, c'est qu'en ayant accès à l'inconscient par le monde des images ce travail fait le pont entre ce qu'elle a appris de l'analyse jungienne et la P.N.L.. Il est donc à la fois créatif (dessins, images, symboles) avec une garantie très grande de non interprétation (travail sur la structure et utilisation du *clean language*).

En février 2000, à l'occasion du congrès NL.P.N.L. à Paris, Jennifer propose Penny et James comme intervenants principaux. Un petit groupe de personnes intéressées commencera à suivre la formation en juillet 2001. Dès le début, la façon d'enseigner la modélisation symbolique va être innovante. Des groupes de **supervision** comprenant des Français et des Britanniques travailleront ensemble sous la responsabilité de Penny, James et Jennifer.

3.3.4 Création des groupes de pratique

En 2002, Jennifer crée les groupes de pratique. Cette façon plus rapide d'apprendre permet de s'entraîner et d'échanger ses expériences. Le groupe français qui va en bénéficier, à raison d'une fois par mois environ, va vite acquérir les compétences. Ainsi dès 2004, lors d'un cycle de cette nouvelle façon de superviser, les Anglais et les Français sont au même niveau alors que le groupe anglais était déjà formé depuis presque dix ans.

Jennifer s'inspirera de cette façon de travailler pour diffuser l'apprentissage des métaphores symboliques et du *clean language* dans le Sud de la France, à Manosque, en 2003 et 2004. Cette méthodologie « maison » fera ses preuves et s'intégrera à l'enseignement de cette nouvelle pratique.

3.3.5 L'avenir

Pour Jennifer, il est important que la source et l'origine soit préservée. C'est à dire que, entre David Grove, qui continue ses recherches (actuellement dans *clean space*), Penny et James qui sont en contacts réguliers et qui mettent en place des stages qui

présentent leurs travaux, et les groupes formés en Grande-Bretagne, Pays-bas, Italie et France, il y a un contact direct.

Continuer à travailler ensemble, partager des expériences fortes, développer une méthode utilisée parce qu'efficace et utile dans différents contextes, voilà les objectifs de Jennifer aujourd'hui. Elle reste toujours aussi passionnée par les recherches de David Grove parce que son travail met en évidence la créativité de ses clients, par les relations avec Penny et James parce que ce sont des relations de confiance et par les groupes de pratique parce qu'ils constituent un support efficace d'apprentissage.

En résumé, ce que je retiens de cet entretien :

- dès l'origine, Jennifer de Gandt prend conscience de l'intérêt essentiel de cette pratique : pouvoir accéder à l'inconscient par le monde des images
- c'est de façon presque naturelle, grâce à son réseau déjà en place, qu'elle rencontre David Grove
- le *clean language* permet une quasi non interprétation par sa structure et sa syntaxe
- former des petits groupes est posé comme condition préalable à la diffusion de cette pratique.
- sa motivation principale est de former en France un petit groupe extrêmement compétent sur lequel elle pourra s'appuyer pour enseigner la méthode. La création des groupes de pratique contribuera à ce perfectionnement et à cette excellence.

4. Le récit de l'enquête

Le Cas Stefan « Ca n'existe pas ! »

Un magicien prépare son one-man show...

4.1 Présentation du cas

Dans le domaine des sciences humaines, auquel appartiennent les méthodes d'accompagnement et l'ethnométhodologie, la principale difficulté est l'établissement des preuves. En effet, quel est l'apport de mon travail d'accompagnement sur la vie de mon client ? Comment mesurer les effets d'une séance de travail ? Ai-je un regard suffisamment détaché, malgré et à cause, de mon appartenance au village ? Comment apporter la moindre preuve que mon travail aura une influence quelconque sur la vie de mon client ? Je peux seulement supposer qu'en aidant un client à s'orienter par rapport à un objectif, il pourra peut-être se mettre au clair avec la direction à prendre. Ou bien, parce que le client, attiré par son problème actuel, confondant remède et solution, arrivera à faire la différence au bout d'un certain temps, pouvant ainsi accéder à des ressources nouvelles et jusque-là cachées ou inconscientes.

Ainsi, dans cette nébuleuse de mes présuppositions, je me suis référée aux pratiques de mes prestigieux prédécesseurs. Freud, pour le cas Dora, Garfinkel et son cas Agnès, entre autres.

La pratique des métaphores symboliques est nouvelle. Depuis cinq ans seulement, elle est enseignée en Europe (Grande-Bretagne puis Pays-Bas, Italie et France). Il m'a donc semblé important de pouvoir établir l'enregistrement à l'aide d'un magnétophone d'un cas particulier. C'est la décision qui me paraît la plus appropriée pour « donner à voir » une pratique. J'ai donc ainsi matière à observer l'interaction de deux personnes, l'influence du *clean language* dans le cheminement d'un client et les évolutions des symboles quand le schéma interne est en train d'évoluer.

J'ai choisi Stefan, avec qui nous avions prévu une séance depuis longtemps. C'est quelqu'un qui a l'habitude, par son métier (il est magicien), de se mettre en scène et de rentrer en contact avec un public. Il a été d'accord pour que j'utilise notre travail comme sujet d'analyse et d'observation. Je lui ai donc demandé son accord pour enregistrer nos échanges. Il en a été très honoré et a accepté avec plaisir. Pour plus de facilité et de compréhension, je n'ai utilisé que la modélisation symbolique, les questions du *clean language* et le *clean space*.

Dans mon travail qui consiste à accompagner les personnes dans leurs objectifs personnels ou professionnels, j'utilise et mixe plusieurs techniques (P.N.L.,

hypnose). Ici, je n'ai volontairement utilisé qu'une seule technique : la modélisation symbolique. Cela ne m'a pas posé de problème particulier. Je prends, au cours de la séance, des notes, qui me permettent de saisir une structure naissante dans ce que les personnes disent. Je prends peu de notes et généralement sans regarder ce que j'écris. Je dispose les mots dans l'espace de ma feuille. J'accompagne par les mouvements de mon corps, par mon regard, et par la répétition des mots du client, le processus qui se déroule sous mes yeux. Mon attention se porte sur le processus. Je fais une abstraction complète du contenu des mots et du sens de ceux-ci. Non seulement du sens que je donne à ces mots, mais aussi au sens que le client leur donne.

Cette séance avec Stefan est la deuxième que nous ayons eue ensemble. Il connaissait donc ma façon de travailler.

J'ai choisi de présenter la transcription *in extenso* (voir recommandations de lecture p. 38).

Avant de donner la transcription et le commentaire du cas, je vais présenter le lieu, le mouvement dans l'espace, la date et l'heure et la méthode utilisée.

4.2 Le lieu

Je reçois habituellement les clients, soit chez moi, soit chez eux. Je leur propose l'alternance, ce qui généralement leur convient.

Pour cette séance décrite ci-après, elle a lieu chez moi, dans mon bureau.

C'est une pièce d'environ 15 m², avec deux fenêtres et une porte-fenêtre. Le sol est en bois (lattes de parquet), les murs sont blanchis à la chaux, une partie du plafond est en soupente (poutres en bois).

Il y a une bibliothèque, un bureau, un fauteuil en cuir, une chaise paillée et un divan. Pour la séance avec Stefan, j'étais assise sur le fauteuil, très éloignée de lui. Lui s'est installé sur le divan.

4.3 Le mouvement dans l'espace

Au fil de la conversation, constatant que le micro était trop loin je me suis rapprochée doucement en vérifiant que je ne le gênais pas. Connaissant l'importance de l'espace pour les clients, et particulièrement pour Stefan qui demande d'emblée à avoir de l'espace autour de lui (« j'ai besoin d'espace »), ce n'est pas quelque chose que j'aurai faite. C'est donc pour les besoins de l'enregistrement que je me suis rapprochée de lui, sur le côté gauche et en installant le micro le plus près possible de lui. J'ai repris ensuite ma place, éloignée, sur mon fauteuil. Je me suis rapprochée de lui, à la fin de la séance, pour lui tendre papiers et crayons, afin qu'il dessine. Je suis

restée jusqu'à la fin à côté de lui, les dessins devant nous. Puis, nous nous sommes levés pour sortir.

4.4 La date et l'heure

Samedi 12 mars 2005.
de 10 h 00 à 11 h 15.

4.5 Méthode utilisée pour l'accompagnement de Stefan

J'ai volontairement utilisé uniquement la modélisation symbolique, le *clean language* et le *clean space*. A des fins d'observation et d'analyse. Habituellement, dans les séances d'accompagnement avec mes clients, je peux utiliser, en plus de celles-ci, d'autres techniques issues de la P.N.L..

4.6 La modélisation symbolique

C'est une méthode pour aider les individus à se familiariser avec le domaine symbolique de leurs expériences afin de découvrir de nouvelles voies de perception d'eux-mêmes et de leur monde interne. Elle utilise le *clean language* pour les aider à être attentif à leurs expressions métaphoriques pour qu'ils créent eux-mêmes un modèle de leurs perceptions symboliques dans le corps et l'esprit.¹⁴

4.7 Le *clean language*

Le *clean language* est un langage utilisé par un facilitateur dans le cadre de l'accompagnement. Il a pour objectif de permettre au client d'accéder à son expérience interne dans un but de recherche et de connaissance de soi.

« Les questions ne sont pas posées pour rassembler de l'information... mais pour que le client puisse comprendre sa perspective de l'intérieur, dans sa propre matrice (matrix)... »¹⁵

Seuls les mots du client sont repris dans le questionnement. La syntaxe, c'est à dire la façon dont les mots sont associés dans une phrase est également particulière. Elle se compose de trois éléments :

Et, (mots du client), et quand (mots du client) + question de base

¹⁴ Metaphors in Mind – Penny Tompkins et James Lawley – The developing cie. Introduction p14.

¹⁵ David Grove and Basil Panzer, Resolving traumatic memories ».

Il existe neuf questions de base (voir annexe).

Ces questions qui répètent les mots du client ont également une qualité vocale particulière. Les mots du client seront repris aussi de la même façon qu'ils ont été prononcés. Le facilitateur a une attitude empreinte de curiosité, il utilise une tonalité uniforme avec un débit plus lent.

4.8 Le *clean space*

Pour David Grove, l'espace contient de l'information symbolique. Dans le cadre d'une séance, il sera vigilant à la façon dont un client choisit l'espace où il souhaite s'asseoir à la fois par rapport au facilitateur mais également par rapport aux autres éléments contenus dans l'espace (meubles, ouvertures (portes et fenêtres), objets). Il dit que l'espace est « psycho dynamique ». Partant de ce principe, il fait observer également que l'espace entre les symboles d'un paysage métaphorique contient l'information. En ce sens, il rejoint Françoise Dolto que je cite de mémoire : « Le sens n'est pas dans les mots, il est entre les mots. »

4.9 Méthode utilisée pour la narration du cas : recommandations au lecteur

Je propose au lecteur de lire la transcription comme une pièce de théâtre. Afin qu'il perçoive petit à petit, l'état sensoriel dans lequel je suis quand je pose les questions du *clean language*. C'est une invitation à entrer en transe avec moi et avec mon client. Ce que j'appelle transe, c'est un état intermédiaire entre l'état de conscience éveillé habituel et un détachement qui entraîne la rêverie. C'est un état où je me sens très présente et disponible. Je suis « au service » de l'autre.

Cet état de transe légère me permet d'entrer en contact avec le processus qui se déroule. C'est pourquoi, je suspends mon jugement, ou plus précisément je mets entre parenthèses mon besoin de comprendre. Je ne suis pas attentive au sens des mots, mais à la structure du discours.

Il n'est pas nécessaire de lire la totalité du texte, les parties longues et descriptives peuvent être survolées.

Cette sorte d'échange n'est pas un dialogue. C'est plutôt un accompagnement au monologue du client. Mon objectif est que le client se sente compris (dans le sens de « prendre-avec »), écouté, accompagné. Je suis avec lui et oriente simplement son attention à certains moments. Je suggère également au lecteur de porter attention à la richesse de l'information contenue dans chaque mot.

Recommandations au lecteur (résumé) :

- lire la transcription comme un pièce de théâtre
- porter attention sur la structure, et non sur le sens des mots
- accepter ne de pas comprendre
- sauter éventuellement les longs monologues, ne lire que les premières et dernières phrases
- admirer la richesse du monde intérieur de chaque mot

4.10 Transcription de la séance de travail

Convention typographique :

(En italique et entre parenthèse): mes observations pendant la séance.

- . les gestes et des attitudes du client
- . le ton particulier d'un mot
- . le rythme des mots, quand il change

En **CAPITALE** : un mot est prononcé de façon très accentuée par rapport aux autres mots de la phrase. Il est souvent dit une première fois, puis répété sur un ton insistant. (ex. : je dois, **DOIS**) Le deuxième **DOIS** est dit plus fort.

Texte souligné : moment où je constate à la retranscription, la naissance ou l'arrivée d'une information nouvelle. (ex. : C'est moi !)

(inaudible) : inaudible à la retranscription seulement.

La séance de travail

Deux personnes :

F : Facilitateur (Sophie)

C : Client (Stefan)

Durée totale de la séance : 1 h 15

Début de la séance 10 h 00

Nous sommes entrés dans mon bureau. Je ferme la porte. Nous restons debout au centre de la pièce.

1 F : Alors, à quel endroit tu souhaites que je me mette ?

2

3 C : Heu, là-bas, sur la chaise.

4

5 C : D'accord.

6

7 F : Et ici, ça va ?

8

9 C : Voilà.

10

11 F : D'accord.

12

13 F : Et toi, tu restes où tu es ?

14

15 C : J'ai besoin de place, de volume et d'espace.

16

17 F : Tu as besoin de place, de volume et d'espace.

18

19 C : Donc, je me mets ici.

20

21 F : Alors je te propose de commencer la séance en te concentrant sur un objectif
22 *(temps, observant que C s'active à mettre de l'ordre autour de lui)* personnel ou
23 professionnel...

24

25 F : Voilà, tu as quelque chose en tête ?

26

27 C : Oui. Mon spectacle, mon one-man show.

28

29 F : Donc, tu as en tête ton spectacle, ton one-man show.
30
31 C : On est d'accord ? Sinon, ça peut être autre chose... (*Très vite*)
32
33 F : Oui.
34
35 C : On est d'accord qu'on fait ça ? (*Très vite*)
36
37 F : Le spectacle et le one-man show. Et, au sujet de ton « spectacle et de ton one-man
38 show », qu'est-ce que tu voudrais qu'il se passe, maintenant ?
39
40 C : Qu'est-ce que tu appelles maintenant ?
41
42 F : Ce que j'appelle maintenant ...
43
44 C : (*me coupant*) ...C'est aujourd'hui ou dans les deux mois ou dans les six mois ?
45 (*très vite et en même temps que la phrase précédente*)
46 Tu veux dire aujourd'hui ou dans les deux mois ou dans les six mois ? (temps)
47 Qu'est-ce que tu appelles maintenant ?
48
49 F : Oui, heu, « aujourd'hui » si tu veux, (temps) « ou dans les six mois », ou dans...
50
51 C : (*me coupant*) Maintenant...
52
53 F : maintenant. C'est ici et maintenant.
54
55 C : En gros, (*toux*) heu, qu'est-ce qui se passe ? (*à partir de là et jusqu'à la fin*
56 *diction lente et descriptive*) Tous les jeudis, on est en train de mettre en place en
57 mars et avril, tous les jeudis sont bloqués. On met en place sur scène tous les
58 accessoires, toute la mise en scène. J. et K. sont à la mise en scène et à l'écriture,
59 moi, je fais la conception des effets aidé de G qui (*inaudible*) et on travaille ça un
60 jour par semaine – tous les jeudis de 8 h à 19 h (*temps long 7 secondes*). Voilà ce
61 qui se passe maintenant. Ça veut dire que le mercredi, il faut quand même un
62 minimum que je prépare la séance de jeudi . Ça veut dire que mardi, par exemple,

63 tout lundi bloqué parce que je fais de la compta. Tout le mardi est bloqué parce
64 que je suis en rendez-vous clientèle pour d'autres projets TV et événementiels,
65 mercredi matin je suis bloqué parce que je m'occupe de Lya et le mercredi après-
66 midi je... avec K. et puis je (*inaudible*) un petit peu mercredi après-midi pour
67 préparer la séance de jeudi.

68

69 F : Hein, hein...

70

71 C : (*inaudible*) Et que ça se répète comme ça tous les jeudis : et en fait, je n'ai
72 vraiment que (*insistant*) ce jour de jeudi, un jour par semaine, pour faire ce
73 spectacle, et je crois que c'est un peu court pour faire un (*inaudible*). Il faut
74 travailler tous les jours, ce que je ne peux pas faire, MAIS on peut essayer et voir
75 ce que ça donne en travaillant qu'un seul jour par semaine, c'est-à-dire tous les
76 jeudis, parce que le vendredi je... mais je crois que c'est un peu court.

77

78 F : Et quand « je crois que c'est un peu court », qu'est-ce que tu voudrais qu'il se
79 passe ?

80

81 C : Ah, mais moi, je suis très content comme ça et ce que je voudrais heu, parce que
82 je fais beaucoup, parce que c'est pas suffisant pour moi un one-man show mais
83 un one-man show n'est pas non plus 100 % de ma vie. Si, si on dit que le one-
84 man show doit (*insistant*) DOIT arriver et que c'est important que j'arrête. Il faut
85 que j'arrête l'événementiel complètement, il faut que je ne sois plus trop présent à
86 la maison comme dans n'importe quelle création d'une pièce de théâtre, il faut
87 que je parte pendant un mois ou 3 semaines en résidence dans un théâtre à
88 Avignon, n'importe où, et que je sois en création comme avec et voilà, c'est une
89 création comme un tournage de film, comme n'importe quoi, c'est pour ça que
90 c'est professionnel, mais si on fait ça, ça veut dire que, un, j'arrête
91 l'événementiel, deux, heu, je ne vois pas ma famille, mais je n'ai pas envie
92 qu'on en arrive à ce point-là. Où alors, heu, que je me bloque, que je me fasse
93 remplacer en événementiel, que K. vienne avec moi, et il y a l'école et tout ça,
94 on doit partir de la maison, il faut vraiment que ça soit en dehors de la maison,
95 l'école, ici, heu, peut-être qu'elle ne peut pas venir (*inaudible*) il faut que je
96 bricole ce one-man show, heu, c'est un peu du bricolage (*temps très ralenti*).

97 Moi, je crois enfin qu'avec un jour par semaine (*temps*), ça va prendre vraiment
98 beaucoup de temps (*temps*).
99
100 F : Et « un jour par semaine, et c'est un peu du bricolage » et « ça va prendre
101 vraiment beaucoup de temps », et quand « c'est un peu du bricolage », qu'est-ce
102 que tu voudrais qu'il se passe ?
103
104 C : Quand c'est un peu du bricolage ?
105
106 F : Oui.
107
108 C : (*tout ce qui suit est très lent et descriptif*) Je voudrais professionnaliser un petit
109 peu le travail de concentration et je ne sais pas, peut-être que ça marchera, heu, je
110 ne sais pas, le problème c'est que là on est un tout petit peu dans l'inconnu, heu,
111 (*temps*) on est un peu dans l'inconnu, je ne sais pas, ça va marcher puisque qu'on
112 a jamais eu le temps de travailler avec ce qu'on a là, de toute façon, tout est de
113 l'inconnu : Un one-man show de magie comme ça, c'est un peu, heu... ça n'existe
114 pas vraiment, heu, en même temps, heu, tout ce qu'on va mettre dedans, c'est des
115 choses que je fais depuis vingt ans, c'est énorme, c'est du contenu pur et qui
116 marche et que le metteur en scène est excellent, il n'arrête pas de remporter des
117 prix internationaux comme (*inaudible*) et compagnie, donc il sait faire des choses
118 inaudible...
119 Et finalement je ne sais pas si il y a un problème ? Est-ce que tu crois qu'il y a un
120 problème ? Par exemple, par exemple y a plus G., qui était un problème,
121 maintenant, je suis de plus en plus (*temps*) positif, oui, et énergique et
122 dynamique...
123
124 F : Hein hein
125
126 C : Non (*me prenant à part,*) tu vois où il y a un problème, toi ?
127
128 F : Et quand « tu essaies de chercher un problème », est-ce qu'il y a « un problème »
129 avec tout ça ? Et quel genre de « problème » est ce « problème » ? Et ça serait
130 quel genre de « problème » s'il y avait « un problème » ?

131

132 C : Ce qui peut nous manquer, c'est MA (*insistant*) disponibilité pour K¹⁶.

133

134 F : Ma disponibilité pour K..

135

136 C : Oui.

137

138 F : Ça serait ça le problème ?

139

140 C : Bah oui, allons-y, moi aussi j'ai envie d'y aller avec K. (*inaudible*) Faut que je

141 trouve un équilibre, une harmonie entre tout ça, quoi. (*reniflement*)

142 Voir les filles, K. *et cætera*, normalement, il ne faudrait pas que je fasse ça,

143 normalement, il faudrait que je m'isole quinze jours avec la mise en scène.

144

145 F : Et quand « normalement, il faudrait que tu t'isolés quinze jours » et qu'est-ce que

146 tu voudrais qu'il se passe, maintenant ?

147

148 C : Qu'est-ce que je voudrais qu'il se passe ?

149

150 F : Avec « normalement, il faudrait que je m'isole quinze jours » ?

151

152 C : Ça, c'est de la, c'est vrai, c'est du normalement comme ça que ça se passe

153 normalement, comme quand j'ai l'habitude de travailler sur des pièces de théâtre

154 sur du cinéma *et cætera* pour construire un spectacle, on s'isole, construit, écrit

155 envoie le tout aux ateliers de construction, un mois après, c'est livré, et on va

156 aux répétitions avec les décors et les costumes, voilà, comme ça. Et ça, il faut trois

157 mois ; même pas, en deux mois, c'est fait.

158

159 F : Et « en deux mois, c'est fait... »

160

161 C : (*me coupant*)..Et ça tourne.

162

¹⁶ K. est sa femme.

163 F : D'accord. Donc « on s'isole, on écrit, on envoie le scénario, on commence les
164 répets et en deux/trios mois c'est fait, d'accord ? Et ça tourne. Et normalement en
165 3 mois c'est fait, et donc normalement il faudrait t'isoler » ?
166 (*temps*)
167
168 F : Et qu'est ce que tu voudrais qu'il se passe ?
169
170 C : Je vais voir comment ça marche en m'i-s-o-lant (*haché*), entre guillemets, un jour
171 par semaine...
172
173 F : Ah.
174
175 C : Ce que j'appelle m'isoler, c'est se concentrer uniquement.
176
177 F : Ha, ha ...
178
179 C : C'est-à-dire comme on est en train de faire maintenant sur le one-man show.
180 C'est-à-dire être dans une pièce, dans une salle de théâtre avec la mise en scène,
181 c'est-à-dire K. et J., avec des consultants, c'est-à-dire G. et Stéphane K., et moi
182 sur scène.
183
184 F : D'accord. Et est-ce que tu peux « t'isoler..., être dans une pièce... »
185
186 C : Oui.
187
188 F : (*en même temps*)... « avec la mise en scène »...
189
190 C : Oui, elle est même réservée, tous les jeudis.
191
192 F : « Tous les jeudis. »
193
194 C : C'est même pour ça que je pense que ce travail-là, il est intéressant.
195 Et le jeudi d'après, une fois qu'on aura engagé la première phase de travail, là je
196 ne pourrais plus cerner les problèmes...

197

198 F : Hum hum.

199

200 C : Parce que là en fait, je vais trouver, j'ai trouvé une méthode de travail pour
201 avancer le one-man show, alors c'est l'inconnu et je voudrais voir si cette
202 méthode-là fonctionne ou pas.

203 Après la première séance de travail de jeudi prochain, on sera confronté à
204 énormément de problèmes, c'est là où on va les voir.

205 On va voir. Ce qu'on va voir, c'est la somme de merde qu'on va voir pour arriver
206 au bout de ce spectacle. (*inaudible*) le temps, les salles, le costume, le partenariat,
207 le montage financier, la production, mais je ne peux pas bien avancer tant qu'on
208 n'a pas commencé. ; le rôle de chacun, Le rôle de K. bon enfin voilà. (*me prenant*
209 *à parti*) Comme ça, si tu veux, on peut faire ça jeudi prochain si tu veux ? Heu...
210 vendredi, samedi, le week-end prochain, c'est quoi le week-end prochain ?

211

212 F : Si tu veux, on peut faire ça. Et, par rapport à « ce spectacle, one-man show »
213 Et « tous les jeudis sont bloqués » et « Je crois que c'est un peu court, parce que
214 normalement un spectacle comme ça, il faudrait quinze jours » et qu'est ce qui se
215 passe juste après ?

216

217 C : Juste après quoi ?

218

219 F : Qu'est-ce qui se passe juste après « je crois que c'est un peu court » et
220 « normalement, il faudrait quinze jours » ?

221

222 C : Ben, ces quinze jours-là, c'est de les déplacer sur quatre mois.

223

224 F : D'accord.

225

226 C : Ces quinze jours-là, une fois par semaine, c'est quinze jeudis. Et ces quinze
227 jours-là, ils sont déplacés sur quatre mois.

228

229 F : D'accord.

230

231 C : Oui. Ce qui normalement, normalement devrait être aussi efficace entre chacun
232 des jeudis et le temps de faire construire les choses et réfléchir, échanger. Ça veut
233 dire qu'on va commencer là, le 7 mars, le 9 mars jusqu'à fin juin. Ça veut dire
234 qu'on a tout mars, avril, mai et juin Fin juin, le jour de la fête de la musique, le
235 spectacle doit être bouclé. Et la première devrait être, on va viser, genre vers le
236 21 juin. On va essayer de faire une première, un pack shot, un show case pour
237 que tous les... pour viser avant l'été, être tranquille l'été, et choper une salle
238 quinze jours au mois de septembre, par exemple. Une toute petite salle, genre 50,
239 80 places pendant quinze jours.

240

241 F : Et tu vas « choper une salle genre quinze jours au mois de septembre » et qu'est-
242 ce qui se passe après ?

243

244 C : Alors après, une fois que j'ai rôdé pendant quinze jours là-dessus, on va choper
245 une salle petit Hébertot ou Petit Théâtre de Paris : 300 places, plus chicos et
246 beaucoup plus en médiatisation, si ça fonctionne. Là, on va commencer de
247 médiatiser. C'est sûr, on ne va certainement pas commencer à médiatiser sur le
248 petit théâtre de 50 et 80 places, ça veut dire que les potes, les machins, les trucs
249 heu. Faut pas qu'on en parle de ce spectacle là, c'est comme si c'était des
250 répétitions devant un public. (*Ton bas et fluide puis changement, plus fort.*)

251 En revanche, pour par exemple octobre, novembre, là, ça va être plutôt 4 séances
252 dans un théâtre en vue de 300 places, genre Comédie de Paris, je ne sais pas, il y
253 a des tonnes de théâtres (*souffle*) pour pouvoir faire au mois de janvier 2006 une
254 grosse salle mais intelligemment conçue, pas le Casino de Paris ou Marigny,
255 parce que c'est beaucoup trop prisé, trop événementiel, mais je pense qu'il faut
256 plutôt les Bouffes du Nord, tout du moins un théâtre subventionné, heu, ou
257 Châtelet pour pouvoir après tourner en province, tourner le spectacle et avoir des
258 subventions et avoir un beau plateau surtout, encore une fois, et avoir une
259 validation artistique forte plutôt que d'avoir un événement au Casino de Paris,
260 qui serait trop « music-hall » et ce que je ne veux pas que ce spectacle soit. Je
261 veux que cela soit non seulement évidemment, un événement médiatique, mais
262 aussi un événement culturel (*temps*), un événement médiatique ET un événement
263 culturel.

264

265 F : Et tu veux que ce spectacle soit « un événement médiatique ET un événement
266 culturel » ?

267

268 C : Oui.

269

270 F : Et quel genre de « médiatique » est ce « médiatique » là ?

271

272 C : Quel genre de médiatique ? (*étonné*)

273

274 F : Oui, quel genre de « médiatique » est ce « médiatique » là ?

275

276 C : Connu et reconnu du grand public (*comme un évidence, dit très rapidement*).

277 Même quand je vais chez le coiffeur à Nonancourt¹⁷ par exemple, ils savent que
278 il y a un spectacle de magie - ils ne savent pas forcément que c'est moi, ils ne me
279 reconnaissent pas forcément - mais ils ont entendu parlé d'un spectacle de magie,
280 ça ne s'appellera pas de magie mais un spectacle de S.L (*son nom*), voire même
281 ils peuvent me reconnaître, et c'est ça que j'appelle médiatique, c'est-à-dire tout
282 le monde le sait. Tout le monde est au courant : ça fait la une des journaux, c'est
283 un truc, tout le monde sait- qu'il-y- a-ça (*haché*).

284

285 F : « Médiatique », ça veut dire que « tout le monde le sait, que tout le monde est au
286 courant ». Et « culturel » quel genre de « culturel » est ce « culturel » là,
287 « culturel » comment ?

288

289 C : (*tout ce qui suis, très lent*) Ah. Ça, c'est très intéressant parce qu'il y a un
290 contenu. Un contenu, tu vois, émotionnel, qui dit quelque chose et je veux faire
291 passer quelque chose. Je fais vibrer le public sur les fréquences émotionnelles et
292 que j'ai envie de faire provoquer des choses dans le public, heu, grâce à la magie.
293 La magie, c'est les faire rire, leur donner de la surprise, de l'étonnement,
294 vraiment qu'ils peuvent être dans la même situation, c'est une identification
295 qu'ils pourraient être moi sur scène et qu'est-ce qu'ils feraient si un tour rate ?
296 J'ai envie aussi d'aller au bout d'un rêve, que eux ressortent de là avec des ailes,
297 plus légers parce qu'ils ont vu quelqu'un qui était comme eux et qu'ils ont

¹⁷ Village où j'habite. Pour lui symbole d'un endroit très reculé.

298 touché, que c'était possible d'aller plus loin encore. Qu'est-ce qu'on peut faire
299 quand tout rate, jusqu'où on peut aller ? (*temps*) Jusqu'où on peut se battre ?
300 Parce que tout est, mais on peut s'en sortir, on peut y arriver. Tout rate, ça peut
301 être juste les tours qui ratent ou juste la vie qui (*inaudible*) il y a des choses très
302 simples qui peuvent marcher, on n'est pas obligé d'avoir des jeux de lumière et
303 des ... pour impressionner les gens, on peut impressionner les gens, on peut juste
304 les faire vibrer avec simplement une boule de cristal dans la main qui peut
305 apparaître et disparaître – si elle veut dire quelque chose cette boule - la boule du
306 grand-père qui a été donnée avant de disparaître, ça lui dit quelque chose – le
307 grand-père, le père, la grand-mère, les oncles, le parrain, les enfants si ils
308 veulent...

309 Voilà, c'est ça ce que ça veut dire « culturel », quelque chose peut-être qui – c'est
310 peut être un peu prétentieux de dire ça. Mais oui, enfin, c'est un événement
311 culturel dans le sens où la magie n'a pas forcément, n'a jamais été forcément
312 associée à ça. La magie, elle est associée, dans le référentiel collectif, à du
313 collectif, à du music hall, à un étonnement pas forcément négatif, des fois, il y a
314 des gens qui aiment bien regarder parfois un spectacle de magie, c'est souvent
315 associé à : « Tiens, on va aller voir ça avec les enfants, parce que ça va leur plaire
316 aux enfants. » Et j'ai envie de dire : on peut effectivement voir ça avec les
317 enfants mais parce que eux aussi (*inaudible*)

318 (*à lui-même comme un méta commentaire*) C'est hyper intéressant, là, ce que je
319 viens de dire.

320 (*reprenant le fil de ses idées*) J'ai servi à quelque chose pour que mes enfants
321 soient fiers de moi qui (*inaudible*) accomplissement.

322

323 F : Quel genre d' « accomplissement » est cet « accomplissement » là ?

324

325 C : Ah, surtout pour assurer, en fait, un nom et après exploiter ce nom-là, le mien,
326 tranquillement, en faisant genre, et d'avoir une vie peinarde après. C'est-à-dire,
327 soit d'ouvrir un restaurant aux Caraïbes, un hôtel en Guadeloupe ; heu, une école
328 de magie, heu, en Afrique du Sud. Un truc peinarde où ... que j'ai plus de stress
329 forcément, où j'ai suffisamment d'argent pour assurer, mais d'abord un respect et
330 une reconnaissance que les gens quand ils viennent me voir, ils savent que j'ai
331 fait quelque chose, donc je suis reconnu.

332 J'ai pas envie d'être connu, j'ai envie d'être reconnu.

333

334 F : Et « ça sera un réel accomplissement ». Et puis, qu'est-ce qui se passe après ?

335

336 C : *(en riant, et comme pour se donner le temps de la réflexion.)* C'est toujours la
337 même question, tu reprends ma dernière phrase et puis tu dis qu'est-ce qu'il se
338 passe après ? Heu, après *(temps)*, je ne sais pas je te dis...

339 Une fois que je suis connu et reconnu, j'ai envie d'exploiter simplement cette
340 reconnaissance-là pour éviter d'avoir le stress d'avoir quelque chose à faire.

341 Parce que là, je vis dans un stress d'avoir quelque chose à faire. Il FAUT que je
342 fasse quelque chose de ma vie, IL FAUT que je soit reconnu, tant que je n'ai pas
343 ça, ça n'arrivera pas à fonctionner car il faut que je fasse ça. Pourquoi ? Je crois
344 que c'est parce que Je crois que c'est intéressant, je suis en train de me mordre la

345 queue, le serpent est en train de se mordre la queue *(pour lui, meta-*
346 *commentaire)*. Donc, il faut que je revienne en arrière sur ce que je viens de dire,
347 heu, j'ai besoin de reconnaissance pour pouvoir exploiter, après ne plus avoir rien
348 à faire éventuellement, le fait que je sois là que j'ouvre ou que j'ai un nom
349 déposé et que d'autres gens me balancent des droits d'auteur, de licence
350 d'exploitation me convient. Je veux vivre de mes droits *(temps, constatant le jeu*
351 *de mot)* d'auteur. Voilà. Comme ça, après, j'aurai l'impression d'être heureux
352 parce que j'aurai pas quelque chose à faire, sauf à part regarder mon jardin et tout
353 ça mais...*(reprenant le fil de ses idées)*

354 Et regarder mes enfants grandir, si j'ai pas ça, j'ai l'impression que toute ma vie,
355 je vais avoir besoin d'avoir quelque chose à faire. Ça va être tout le temps, traîné,
356 traîné, traîné, il faut que je fasse quelque chose, il faut que je fasse quelque chose
357 *(inaudible)*.

358 Quelque chose, c'est juste de regarder mes enfants grandir, ça pourrait être
359 possible, ça, mais je ne crois pas parce que le problème c'est que je suis tellement
360 passionné de la magie et de la création que *(temps, 10 sec)*

361 C'est un peu compliqué, hein ? *(ton aigu) (inaudible par devers lui)*.

362 *(me prenant à parti.)* Voilà, t'as du boulot maintenant ! *(temps, 20 secondes)*

363

364 F : Et quand tu dis : « Il faut que je fasse quelque chose de ma vie » et quand « IL
365 FAUT que je fasse quelque chose de ma vie », « j'aurais l'impression d'être

366 heureux et que je n'aurais pas quelque chose à faire » et quand « IL FAUT que je
367 fasse quelque chose de ma vie ».

368 Et qu'est-ce que tu voudrais qu'il se passe, maintenant ?

369

370 C : *(comme une évidence)* Que je fasse mon one-man show comme ça *(inaudible)*

371

372 F : D'accord.

373

374 C : Comme je te dis... 2006, 2006 normalement. Après, ça tourne pendant un an
375 dans le monde entier et voilà, un an ou deux. Et après, ça devient de la rente,
376 quoi. Tu arrives en avion, dans un hôtel, dans une grande suite parce que ma
377 famille est avec moi. Et puis K. est reconnu aussi parce qu'elle est auteure de tout
378 ça *(phrase inaudible, étouffant un bâillement d'ennui)*.

379

380 F : Et quand « il faut » et est-ce qu'il y a un lien avec « reconnaissance » ?

381

382 C : Oui. Je crois que tout le monde, 90 % des hommes, vont à la quête de la
383 reconnaissance professionnelle : il ou elle a un talent fou pour tata ta tata...

384 K. , toi, moi, on a tous besoin de ça, une fois qu'on a ça, bon, mais après, c'est
385 de savoir, c'est un peu comme le casino, moi, je l'ai déjà un peu mais pas
386 suffisamment, mais j'ai déjà une dizaine de personnes qui pensent que j'ai du
387 talent par exemple, on va dire 25 personnes, toi, il y en a peut-être 20 qui pensent
388 que tu as du talent, K, y'en a peut-être... voilà *et caetera et caetera*

389 Tu vois, à partir de COMBIEN de personnes qui estiment que tu as du talent
390 qu'on s'arrête ? C'est un peu comme au casino, j'ai gagné 100 000 balles et je les
391 rejoue pour en re-avoir. Je pourrais très bien me dire, voilà, combien de
392 personnes en ce moment trouvent que j'ai du talent, ça me suffit largement, et
393 c'est ma reconnaissance. Mais moi, j'ai besoin que ce soit la France entière par
394 exemple, donc pour ça, c'est comme au casino, il faut que je m'arrête-là.

395 C'est la France entière qui estime que j'ai du talent qui me reconnais dans la rue,
396 ou tiens c'est S.L. *(son nom)*, pour aller dans un hôtel, qu'on me fasse pas
397 CHIÉ si je veux quelque chose. J'ai besoin, voilà, ou « On est très content que
398 vous soyez là, Monsieur L *(son nom)*, avec votre famille, nous ferons le
399 maximum *(inaudible)* » simplement parce qu'ils ont de l'argent, simplement en

400 disant (*inaudible*). Moi, j'aimerais bien avoir de l'argent et qu'EN MEME
401 TEMPS, il y ait autre chose : que les gent soient effectivement CONTENTS,
402 vraiment contents que je sois là. Parce que moi, je serais très content d'être là
403 aussi. Tout le monde est content. Mais il faut que je m'arrête à un moment donné
404 pour que je me fixe un objectif...
405
406 F : (*en le coupant*) Et quand...
407
408 C : (*en me coupant*) parce que sinon je ne serai jamais satisfait parce qu'après la
409 France, ça pourra être l'Europe ou le monde (*temps 9 secondes*)
410
411 F : Et « il faut que je me fixe un objectif » et « il faut que je m'arrête-là »", est-ce que
412 c'est pareil ou différent, « Il faut » ?
413
414 F : (*Observant qu'il ne comprend pas la question*) Je répète la question...
415
416 C : ...Oui.
417
418 F : "Il faut que je m'arrête-là", et « il faut que je me fixe un objectif » et est-ce le
419 même ou différent « il faut » ?
420
421 C : Je ne sais plus. Quand j'ai dit il faut que je m'arrête là ? (*à lui-même*)(*très vite*)
422 Oui, oui, oui, oui, oui, il faut que je me fixe un objectif et s'il faut que je m'arrête
423 là ? Oui, oui, oui, oui, oui
424
425 F : C'est le même ?
426
427 C : Oh oui, bien sûr. Oui : il faut que je me fixe un objectif et que je m'y arrête et que
428 je m'y tienne. oui je pense oui.
429
430 F : Quand « il faut que je me fixe un objectif et que je m'y arrête » et qu'est-ce que tu
431 aimerais qu'il se passe avec « l'objectif » ?
432

433 C : Heu. Que j'ouvre un restaurant, une école de magie, un hôtel avec tout cet argent-
434 là et que je sois tranq. Et je prends un gérant et j'ai le droit, comme beaucoup de
435 gens qui rêvent, d'une vie de gens qui sont nés avec du bien : d'avoir un vignoble
436 dans le Bordelais ou une oliveraie en Espagne. Il y a des gens qui sont nés avec
437 du bien et pas moi, donc, je vais d'abord chercher le bien et après (temps, 20
438 secondes)...

439

440 F : OK

441

442 C : Et qu'après, les gens viennent me voir où je suis, dans ma maison, pour avoir des
443 conseils.

444 *(très bas, ton cynique)* Me respecter, me manger dans la main...

445 *(Plus fort, constatant le cynisme)* Non, que les jeunes qui veulent commencer la
446 magie soient contents de partager mon expérience, et voilà, la-dessus quoi, en
447 tant que vie professionnelle.

448

449 F : C'est « un de tes objectifs ? » ...

450

451 C : C'est un de mes objectifs, que j'ai pas besoin d'aller faire du cabaret à 50 ans, le
452 soir à Montmartre, moi entre deux putes, heu, tu vois, à Pigalle, dans un cabaret
453 pourri, pour nourrir ma famille, quoi.

454

455 F : Et « une maison dans laquelle des jeunes viennent et seraient contents de pouvoir
456 te parler » et « de te demander des conseils en ce qui concerne la magie »...

457

458 C : Et je n'ai pas besoin d'aller travailler.

459

460 F : Et « tu n'as pas besoin de travailler, à 50 ans, dans un cabaret »...

461

462 C : ... et de vendre des trucs en carton *(désespéré)*.

463

464 F : « et de vendre des trucs en carton. »

465

466 F : On va s'arrêter-là. On va faire deux dessins, ou plusieurs. Tu vas faire un dessin
467 de la première situation, d'accord ? « Ces moments où on est content de
468 t'accueillir dans un hôtel parce que tu es reconnu et parce que tu es respecté et,
469 éventuellement, tu montes une école de magie où des jeunes viennent vraiment
470 contents de te voir et de te demander des conseils » *et caetera*. Tu vas faire ce
471 dessin-là, et ce que je te suggère, c'est de faire le dessin « où tu fais les boîtes en
472 carton à 50 ans » *et caetera*. D'accord ? Est-ce que tu es d'accord ?
473

474 C : Oui. Je ne sais pas comment dessiner ça, mais je vais essayer. Ça veut dire quoi,
475 dessiner ? Tu peux me montrer des exemples de dessins ?
476

477 F : Oui (*sans rien montrer*). Tu laisses aller ta créativité, alors tu fais deux dessins
478 (*inaudible*)
479

480 C : Un dessin. De quoi ? De moi ? De ce que je vois ?
481

482 F : Oui. Là, il y a clairement deux possibilités :
483 « D'un côté, tu fais le one-man show qui fonctionne, une petite salle puis une
484 grande salle, il y a reconnaissance, une vraie validation artistique. C'est un vrai
485 événement médiatique et culturel où tu montres quelque chose et tu es reconnu,
486 et peut-être même à terme tu pourrais être quelqu'un que l'on est content de
487 recevoir dans son hôtel. »
488

489 C : Et c'est familial. Et c'est familial, c'est hyper important, et je parle toujours de
490 ma famille là-dedans, qui m'accompagne...
491

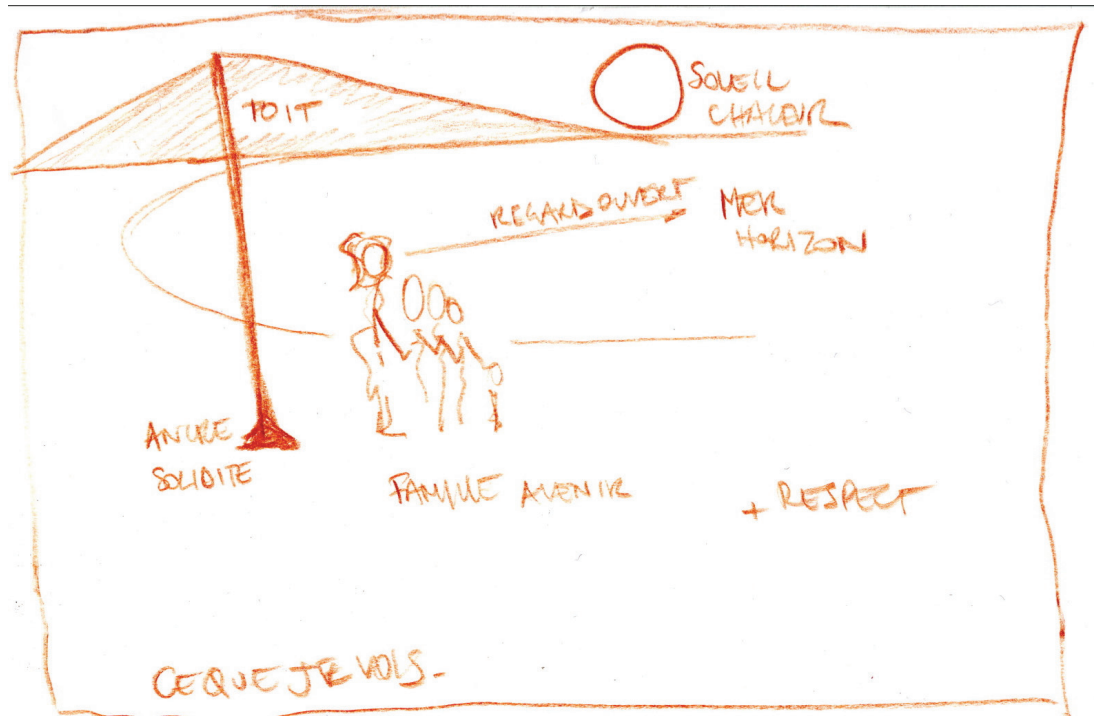
492 F : « Qui t'accompagne... »
493

494 C : Que j'accompagne aussi et que je partage tout avec eux.
495

496 F : Ça, c'est un premier axe qu'on a exploré *et caetera*. Et puis, l'autre possibilité,
497 qui est « 50 ans, boîtes en carton » heu...
498

499 C : Divorce (*en riant*)
500
501 F : Si tu veux.
502
503 C : Divorce et habiter dans un appartement à Sarcelles, tout seul. (*rire*)
504
505 F : C'est bien éventuellement de faire les deux heu...
506
507 C : (*continuant son histoire, heureux de la farce*). Ou dans un appartement rue
508 Sauffroy¹⁸ ...
509
510 F : (*rire, enchaînant avec lui*) Ganneron, Voire même, rue Ganneron
511
512 C : Rue Ganneron !
513
514 F : (*redevenant sérieuse et professionnelle*) OK ? Voilà. Je te laisse deux minutes. Et
515 après, on aura fini la séance.
516
517 C : Heu...
518
519 F : Prends ton temps. C'est vraiment, c'est pour ancrer heu (*temps pendant qu'il*
520 *dessine*)
521
522 C : C'est vraiment trop fort ce que j'ai fait.
523
524 F : Oui
525
526 C : Je suis super fier !
527
528 F : Oui.
529
530 C : (*Me décrivant le dessin A*) : Ça, c'est que je vois. C'est mon point de vue.

¹⁸ "private joke", des amis communs habitent rue Sauffroy à Paris. Stefan avant de déménager habitait rue Ganneron dans un petit appartement à côté d'eux. Il mentionne rue Sauffroy comme le symbole de son ancienne vie.



531

532

533 F : D'accord.

534

535 C : Ça, c'est mon point de vue.

536

537 F : Oui

538

539 C : Qui représente l'avenir et tout ça : regard toujours ouvert sur une plage, plutôt

540 avec la mer, vers l'horizon, du soleil, de la chaleur, un toit solidement ancré.

541 (temps) Il reste le respect, mais je ne savais pas trop le dessiner. Du respect, doit

542 découler tout ça...

543

544 F : « Du respect doit découler tout ça. »

545

546 C : Plage, soleil, chaleur...

547

548 F : OK. Ça, c'est « ce que tu vois. »

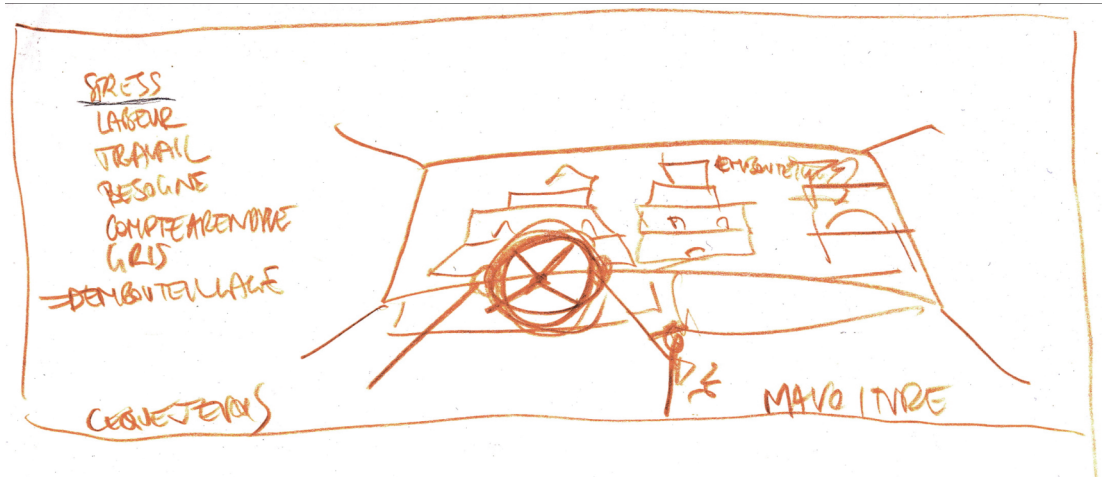
549

550 C : Ça, ça peut marcher, je peux le faire.

551

552

(En présentant l'autre dessin, dessin B)



553

554 Et ça, c'est ma voiture (*rire*). Ça, c'est l'autre dessin, c'est vu de ce que je vois,
555 c'est dans ma voiture, c'est que des voitures embouteillées, c'est l'embouteillage.

556 C'est l'embouteillage, OK. Trop fort.

557

558 F : OK.

559

560 C : Je vis dans un embouteillage. C'est-à-dire qui représente le stress, le labeur, le
561 travail, la besogne, les comptes à rendre, du gris...

562

563 F : Et l'embouteillage...

564

565 C : Donc, non, c'est pas ET, donc ça, c'est la définition de « un embouteillage ».

566

567 F : D'accord. OK.

568

569 C : Ou un embouteillage représente (*inaudible*) La vie est embouteillée, il n'y a pas
570 d'issue, je dois juste faire continuellement ça.

571

572 F : Et la vie est embouteillée et tu dois faire continuellement ça...

573

574 C : Et je préférerais avoir ça ! (me montrant le dessin A)

575

576 F : Et tu préférerais avoir ça !

577 Si on me donnait un menu, je préférerais un menu à 200 plutôt qu'un menu à 90 !

578

579 F : D'accord. Et « tu voudrais avoir ça »?

580

581 C : Oui.

582

583 F : D'accord. Est-ce que tu peux mettre les deux dessins, là, devant toi ?

584 Et « tu préférerais avoir ça » ? Voilà, tu les poses.

585

586 *(Il les pose devant lui, dessin A en haut, dessin B en dessous, avec un espace*
587 *entre les deux).*

588

589 F : Et quand « tu préférerais avoir ça », et qu'est-ce qu'il se passe avec « ça » ?

590 *(montrant d'abord le dessin A, puis le B).*

591

592 C : Qu'est-ce qu'il se passe avec ça ?

593

594 F : Oui, et tu préférerais avoir ça ?

595

596 C : Mais ça, ça n'existe pas ! *(parlant du dessin B)*

597

598 F : Et quand ça, « ça n'existe pas », et c'est où ?

599

600 C : Ça, c'est les autres gens qui ont ça. C'est les autres gens. C'est leur problème,
601 c'est pas le mien ! *(rires)*

602

603 F : Ça, c'est pas ton problème ! Parce que ça *(montrant dessin A)*, c'est ce que tu
604 préférerais avoir...

605

606 C : Oui. Que j'aurai...*(fermement)*

607

608 F : Et entre ça que tu auras (dessin A) et ça que les autres gens ont (dessin B), et est-
609 ce qu'il y a un lien entre les deux ?

610

611 C : Ben oui, c'est moi ! *(comme une évidence)*

612
613 F : Ah, et le lien, c'est toi.
614
615 *(temps)*
616
617 F : On va s'arrêter là ?
618
619 C : Oui.
620
621 F : Merci
622
623 C : Je vais reprendre mes cachets ? *(rires)*
624
625 F + C *(rires ensemble)*
626
627 Fin de la séance 11 h 15
628

4.11 Commentaires de l'entretien

4.11.1 Clean space

Prise en considération de l'espace : « L'espace est co-thérapeute »¹⁹

La première question a trait à la disposition spatiale :

Le facilitateur prend soin de l'espace qui est occupé par le client. C'est à lui de choisir l'endroit où il souhaite s'asseoir et de choisir également où il souhaite que le facilitateur s'assoie.

Dans le cas de la séance avec Stefan, je pose la question « Alors, à quel endroit tu souhaites que je me mette ? » à laquelle il me désigne une chaise assez éloignée de lui. (ligne1)

Je vérifie d'un regard si je me place correctement, selon ses désirs, puis lui demande où il souhaite se placer.

¹⁹ David Grove : « L'espace va devenir votre co-thérapeute, si vous lui accordez l'attention qui convient ». *Metaphors In Mind*, chapitre le langage propre sans les mots.

Il s'installe sur le divan, ses affaires autour de lui, qu'il ajustera pendant un certain temps (éteindre son téléphone, poser un cartable, l'ouvrir et le refermer).

Bien que cette question puisse paraître incongrue, le client a généralement une idée très précise de l'espace qu'il souhaite occuper, ainsi qu'une idée, encore plus précise, d'après mes différentes expériences, de l'endroit où il souhaite que le facilitateur s'assoie.

Non seulement l'endroit précis, mais aussi la distance qui lui convient pour se sentir confortable.

A ce moment-là, Stefan répond très vite, en même temps qu'il trouve sa place à bonne distance de moi : « J'ai besoin de place, de volume et d'espace ». (ligne 15)

Cette phrase dite dans un souffle et de façon ferme et déterminée aura par la suite un écho tout à fait étonnant. En effet, 1 h 15 après cette phrase environ, il dessinera deux dessins où la place, le volume et l'espace auront une importance majeure pour lui.

4.11.2 *Clean language*

1. La première question du *clean language*

Après un temps d'installation et les divers ajustements physiques nécessaires par rapport à l'environnement, la première question du *clean language* peut alors être posée.

« Et, qu'est-ce que tu aimerais qu'il se passe, maintenant ? »

Cette question permet de créer un cadre en fixant l'objectif à partir duquel la séance va s'articuler.

A la différence de la question : « Comment allez-vous aujourd'hui ? » du psychanalyste, qui laisse le client dans une description de son monde au présent, cette question du *clean language* oriente l'esprit de son client vers une possibilité, un avenir.

C'est, à mon avis, une sorte de contrat qui est passé à ce moment-là. Contrat que je définirai comme un « contrat d'apprentissage ». En effet, en choisissant un potentiel de réalisation (vouloir qu'il se passe quelque chose) dans un temps défini (maintenant), c'est bien admettre que la chose n'existe pas encore. Si elle existait, elle ne serait pas choisie. Personne ne répond : « Je souhaite avoir/être X » si il le possède (ou l'est) déjà.

La suggestion contenue dans cette première question est la suivante :

- . il y a quelque chose que tu voudrais
- . tu ne l'as pas
- . tu pourrais /voudrais l'avoir
- . nous sommes là, ici et maintenant, ensemble pour observer ce qui se passe pour toi.

Le moyen est la modélisation, c'est-à-dire que **le cerveau va apprendre**²⁰ quelque chose de nouveau sur la façon dont le client n'obtient pas quelque chose qu'il veut.

Le fait de savoir comment il n'obtient pas ce qu'il « voudrait » lui donne des informations sur comment il va pouvoir l'obtenir.

Il s'agit donc d'une modélisation dans le sens où un ensemble d'actions coordonnées fait de relations entre les symboles va trouver une nouvelle façon de s'agencer.

AVANT : quelque chose n'a pas lieu (cadre de l'objectif).

PENDANT : il y a apprentissage nouveau (modélisation).

APRES : une possibilité nouvelle apparaît.

Pendant tout le temps de la séance, le client se trouve dans une sorte de transe, hors du temps, qui est facilitée par le ton et la voix du facilitateur et surtout par les répétitions de ses mots exacts.

Ici, dans la séance avec Stefan, je répète ses mots : « Tu as besoin de place, de volume et d'espace. »(ligne 17)

Après lui avoir demandé de se concentrer sur un objectif (le spectacle, le one-man show), je lui pose, à nouveau, la première question du *clean language* qui est :

Et, au sujet de « ton spectacle et de ton one-man show ». Et qu'est ce que tu voudrais qu'il se passe maintenant ? (ligne 37)

A partir d'un échange très rapide sur la définition de ce que j'appelle « maintenant », Stefan prend un ton beaucoup plus lent, se racle la gorge et, en prenant une grande inspiration, s'efforce de décrire avec beaucoup de précisions et de détails la façon dont il compte organiser son spectacle.

²⁰ Les mots en gras sont expliqués dans le dictionnaire du village p 77.

Je le laisse parler et soutiens son discours par des « hein, hein », l'encourageant ainsi à aller au bout de son raisonnement et le laisse parler, jusqu'au moment où quelque chose, un mot, un geste, une nouvelle pensée, va bloquer le système « «huilé » qu'il décrit.

Ici, après quinze lignes d'un monologue descriptif du projet, son projet, il finit par dire : « mais je crois que c'est un peu court ». (ligne 76)

Ainsi, l'élément qui suit le mot « mais », c'est-à-dire 7 mots seulement viennent empêcher que quelque chose ne se passe.

Ainsi, ma deuxième question est la reprise de ses derniers mots :

Et « je crois que c'est un peu court », et quand « je crois que c'est un peu court », et qu'est-ce que tu voudrais qu'il se passe ? » (ligne 78)

De cette façon, je recentre Stefan sur son objectif en le projetant vers un avenir, une possibilité. Une fois encore, je l'aide à « dérouler » le fil de sa pensée vers ce qu'il souhaite qu'il se passe, avec son projet.

Le cadre est maintenant bien installé. Stefan a donné une description précise de la façon dont il va organiser ses actions jusqu'à ce que son projet se réalise.

Il se fait la remarque à lui-même qu'il y a une question de temps qui rentre en jeu, et que cette question du temps l'amène à faire l'observation que « c'est un peu du bricolage ». Il dit : « c'est un peu du bricolage. Moi je crois, enfin, un jour par semaine, ça va prendre vraiment beaucoup de temps ». (ligne 96)

Cette dernière phrase est dite très lentement, avec des blancs de plusieurs secondes entre les mots.

Quand j'ai retranscrit l'enregistrement de cette séance, j'ai très vite remarqué que Stefan parlait très vite quand il fait une description de ce qu'il connaît bien.

Alors que, quand mes questions l'orientent vers des « endroits » où il n'a pas encore orienté ses pensées, le rythme de ses paroles devient lent, avec du temps entre les mots. C'est comme s'il découvrait un lieu nouveau pour lui, et d'ailleurs, à ce moment-là, souvent, il reprendra ma question, comme pour se la reposer à lui-même.

Ainsi, il me redemande, ou bien plutôt il se redemande : « Quand c'est un peu de bricolage ? » (ligne 104)

A cet endroit précis, tout son monologue devient extrêmement lent. Il se fait d'ailleurs à lui-même cette réflexion « c'est que là, on est un tout petit peu dans l'inconnu ». (ligne 110)

Son objectif est de « professionnaliser le travail » et en même temps, il n'a pas de représentation concrète de ce travail « un one-man show de magie, ça n'existe pas vraiment ».

Ici, de façon assez inattendu, dans le cadre de sa description du mot « bricolage » surgit le mot « problème » qui apparaît 5 fois.

Dans pareil cas, la répétition d'un mot est un indice qui attire mon attention.

Je pose alors la question au sujet de ce mot : ma question est : » Et quel genre de problème est ce problème-là ? ». (ligne 128)

2. Le mot (ou groupe de mots) comme une boîte²¹

Ce mot « problème » est pour moi comme une boîte. Cette boîte serait remplie d'informations. Je ne prends pas le mot « problème » pour ce qu'il veut dire, pour son sens, mais plutôt comme le contenant d'une image, d'un symbole dont le sens serait seulement compris par celui qui le dit. Le mot « problème » ne m'intéresse que parce qu'il est répété 5 fois de suite et parce qu'il « surgit » subitement.

3. « Et »...

« Et » sert d'accusé de réception et est immédiatement suivi des mots exacts du client. « Et » indique que nous ne sommes pas dans un dialogue.

Ainsi, au cours de la séance, un certain nombre de choses se produit : Stefan entend ses propres mots de l'extérieur, il sait ainsi qu'il a été entendu.

Ainsi, il peut prendre plus de temps pour découvrir des associations et examiner plus précisément certaines de ses propres perceptions.

²¹ Une fois qu'un client entre dans le domaine symbolique, les mots prennent une importance et une signification spéciale. Ils sont chargés d'information. MIM p 62

4. Quel « genre » de.... ?

L'utilisation du mot genre (kind) est choisi parce qu'il oriente le client vers la nature de ce qu'est ce mot.²² En français, l'origine latine du mot « genre » est naissance. La question posée est bien d'aider le client à trouver l'origine du sens de ce mot pour lui. Cela l'oblige à aller puiser à la source du mot. Ainsi « ouverte », « la boîte » problème peut dévoiler la définition de ce mot, dans ce cadre précis.

La réponse de Stefan sur le sens du mot « problème » pour lui et dans ce cadre :
Problème = ma (insistant) disponibilité pour K. (ligne 132) Il faut que je trouve un équilibre, une harmonie (...), normalement, il faudrait que je m'isole 15 jours. (ligne 143)

Voilà, en une phrase, un résumé de ce que Stefan nomme « problème » : c'est sa disponibilité pour K. Pour cela, il faut (...) et normalement pour cela, il faudrait (...).

Le problème est une configuration de symboles (ma) (disponibilité) (K) (il faut) (normalement) (il faudrait), etc.... enchaînés les uns aux autres dans une sorte de lien de cause à effet ; c'est la structure d'organisation entre plusieurs éléments, qui sont liés ensemble, qui apparaît.

A nouveau, il développe avec beaucoup de précision ce que « normalement » il devrait se passer et qui ne se passe pas pour lui maintenant parce que la situation est différente.

5. Emergence d'un schéma

Je fais alors le constat que le schéma (pattern) inconscient se répète et estime qu'il a assez d'informations sur la façon dont s'organisent les éléments entre eux.

Il s'agit ici d'un schéma²³. C'est justement la présence de ce schéma qui empêche Stefan d'atteindre ce qu'il souhaite. Ma présence et mon rôle, tels que je le conçois, serait peut-être de laisser émerger ce schéma à sa conscience.

Les schémas sont faits de parties qui sont en relation les unes avec les autres et cet aménagement se répète et génère une certaine prévisibilité.

²² MIM, p 68, The key word in this question “kind” is derived from the Old English word for “nature”.

²³ Un schema (pattern) est un aménagement de parties répétées ou semblables. (selon le Concise English Dictionary)

Quelques minutes plus tard, Stefan résumera ce qu'il ressent par cette phrase qui est une métaphore de la nature de son schéma :

« Je suis en train de me mordre la queue, le serpent est en train de se mordre la queue. » (ligne 345)

6. Développer le paysage métaphorique

Après une série de questions du même ordre, je décide alors de l'aider à avoir une représentation plus vaste de son paysage métaphorique. La question que j'utilise alors : « Et qu'est-ce qui se passe après ? » (ligne 334)

Stefan est alors dans une phase de développement de son paysage et il peut aller un peu plus loin. Je l'accompagne et l'encourage dans ce développement jusqu'au moment où, après une très longue description et beaucoup de détails, il dit : « Je veux que cela soit un événement médiatique et culturel. » (ligne 262)

A nouveau, je prends ces deux éléments nouveaux comme des mots/boîtes et les lui fait développer jusqu'au bout de sa description.

Je recentre alors ma question sur ce qu'il me semble alors la répétition d'un schéma en lui demandant : « Il faut que je m'arrête-là », et « il faut que je me fixe un objectif », et est-ce le même ou différent, « il faut » ? »

Mon objectif à ce moment-là est de l'aider à prendre conscience que les éléments ont la possibilité de s'ordonner différemment entre eux.

C'est pourquoi je lui pose à nouveau la même question pour la quatrième fois. J'observe en effet que son objectif ne cesse de s'éloigner à mesure qu'il s'en approche. Je cherche alors à fixer un élément stable à partir duquel il va pouvoir « mettre en scène » un **paysage métaphorique** qui sera une représentation de son objectif.

Une dizaine de minutes plus tard, alors qu'il développe son paysage métaphorique, il dira ou se dira à lui-même :

« Il faut que je me fixe un objectif et que je m'y arrête et que je m'y tienne. » (ligne 404)

Une partie de lui a donc conscience de ce qui se passe. C'est la partie fixe qui manquait jusqu'à présent. Pendant la séance, et de façon presque inconsciente, il aura touché du doigt **la ressource** nécessaire : « il faut que je me fixe un objectif ». Il aura ainsi fait cette expérience nouvelle dans un cadre protégé.

Pourra-t-il, en d'autres circonstances, ou bien dans un autre cadre, se le rappeler ? Nul ne peut le dire. Son cerveau aura eu une information sur ce qu'il doit/peut ou veut faire et c'est peut-être cela qui fera toute la différence. Pour la première fois, il prend conscience qu'il faut qu'il se fixe un objectif. C'est ce qu'il fait.

Nous sommes bientôt à la fin de la séance ; il tient un objectif clair sur lequel il a développé une représentation assez consistante et solide pour que son corps et ses paroles soient porteurs de cette information nouvelle.

7. Emergence d'un lien entre deux parties

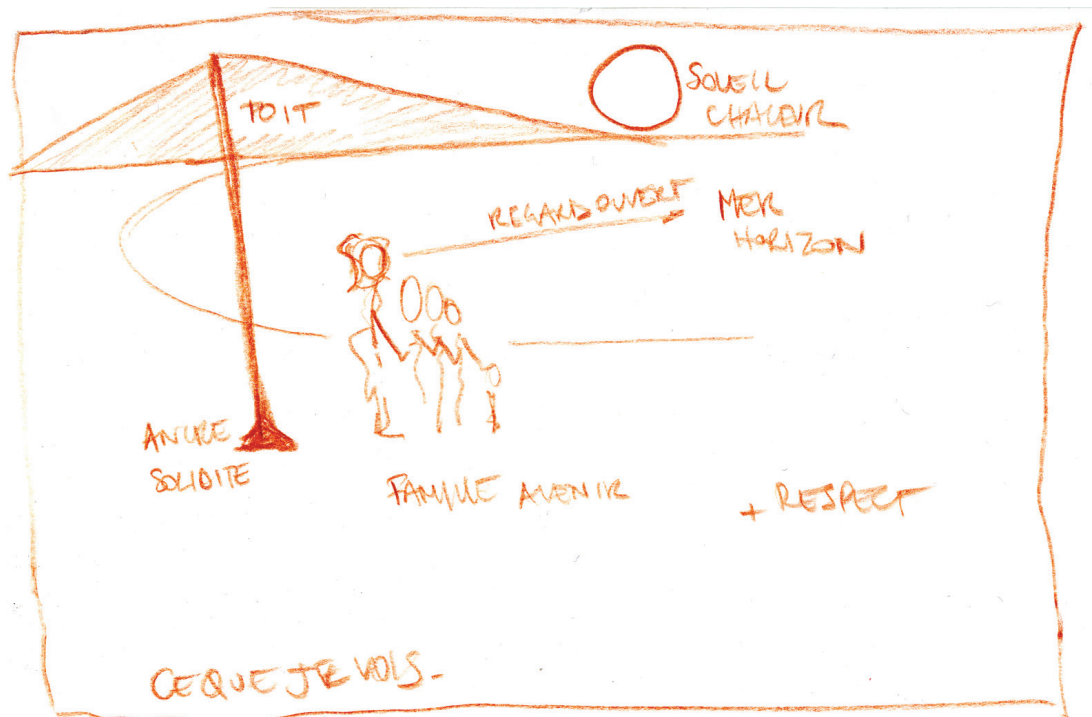
Il a alors d'un côté ce qu'il souhaite avoir et ce qu'il pense avoir s'il apprend à fixer un objectif, s'y arrêter et s'y tenir (sa ressource) et de l'autre, ce qui se passe quand il n'arrive pas à « se fixer, arrêter et s'y tenir » à son objectif.

Je lui demande de faire deux dessins et de les poser devant lui. « Tu vas faire un dessin de la première situation... et ce que je te suggère, c'est de faire le dessin de... » (ligne 466)

Ce qu'il fait très rapidement après avoir demandé des précisions sur la définition de dessiner. (ligne 474)

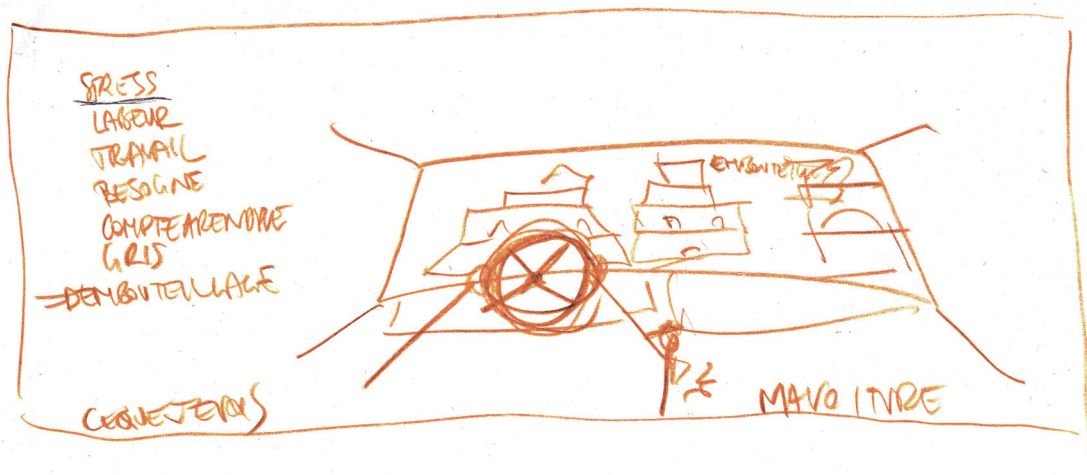
Après les avoir mis devant lui, il a donc une vision de ses deux dessins qui contiennent chacun des informations déjà décrites pendant notre échange.

Dessin A : Regard toujours ouvert sur la plage = place, volume, espace.



A propos du dessin A, il dit : « Ça, c'est ce que j'aurai ! »

« Et, entre « ça que tu auras », et « ça que les autres gens ont », et, est-ce qu'il y a un lien entre les deux ? » C'est alors que Stefan répond comme une évidence, avec une sorte de soulagement : « Ben oui, c'est moi ! »



Dessin B : C'est l'embouteillage = il n'y a pas d'issue (petit, encombré)

Il dit à propos du dessin B « mais ça, ça n'existe pas, c'est les autres gens. »

Il fait face à ses deux dessins qui sont placés devant lui, A au-dessus de B.

Dans un échange très rapide, il dit à propos du dessin B « mais ça, ça n'existe pas, c'est les autres gens. » (ligne 595)

A propos du dessin A, il dit : « Ça, c'est ce que j'aurai » (ligne 605)

Je prends alors ces deux propositions, comme deux objets, l'un et l'autre étant matérialisés par des représentations graphiques.

8. Changer de niveau

Je pose alors la dernière question au sujet du lien entre les deux. Je sais que ces deux représentations font partie d'un système plus grand et que la phrase de Stefan « Ça, ça n'existe pas » alors même qu'il vient d'en faire un dessin est impossible. Ainsi, je fais une présupposition : ce qui doit être vrai pour qu'une phrase prenne sens. Ici, « ça n'existe pas » doit exister quelque part pour que cela puisse être dessiné !

Intégrer cette représentation dans une métaphore plus vaste, où les deux dessins auraient une relation, va peut-être changer quelque chose. Je teste cette piste.

En effet, à la question sur le lien entre les deux images : « Et, entre « ça que tu auras », et « ça que les autres gens ont », et, est-ce qu'il y a un lien entre les deux ? »

C'est alors que Stefan répond comme une évidence, avec une sorte de soulagement : « Ben oui, c'est moi ! » (ligne 610)

Conscient de cette étrangeté, il se fait lui-même un méta commentaire sur ce qu'il vient de découvrir, alors il dit « je vais reprendre mes cachets ? » (ligne 622) comme s'il découvrait de façon consciente que quelque chose ne va pas et qu'il doit se soigner rapidement en prenant des cachets afin de soulager sa souffrance.

9 Humour et décalage, pour se relâcher

Le recul soudain par rapport à la séance de travail est lié à une surprise et à un étonnement face à l'arrivée d'un symbole avec lequel Stefan entre soudain en contact. C'est l'étrangeté de ce symbole qui peut amuser. Une des fonctions de ce relâchement est de libérer, en les élargissant, ses perceptions.

10 Se reconnecter à une partie perdue ou cachée

Peu importe, pour moi, il se « reconnecte » avec une partie de lui qu'il nomme « ça, c'est les autres » parce qu'il veut la rejeter. Il devient conscient de la confusion qu'il fait entre deux symboles : d'une part, « l'embouteillage » (...représente le stress, le labeur, le travail, la besogne, les comptes à rendre, du gris...) et, d'autre part, le symbole « ça c'est les autres, ça n'existe pas ». Les deux co-existent dans son paysage métaphorique. Ils sont maintenant bien différenciés. Il peut prendre conscience du déni « ça, c'est les autres, ça n'existe pas » qu'il vient de décrire avec beaucoup de précision.

11 La création d'un nouveau symbole, une nouvelle opportunité

En se replaçant au centre des deux dessins « c'est moi ! », je pourrais à partir de la prochaine séance développer ce nouveau symbole « c'est moi ! ».

L'apparition d'un nouveau symbole crée une opportunité, pour les symboles existants, d'accomplir leur fonction ou d'atteindre leur but.

Résumé du commentaire de l'entretien :

- L'espace physique autour du client est pris en considération.
- Le client est attiré par son problème actuel, il est expert dans son problème.
- La première question du *clean language* a pour but de diriger l'attention du client vers son objectif désiré.
- Les questions ont pour objectif de construire un modèle complet du système (Les changements qui émergent naturellement de la modélisation sont le reflet du désir du système entier et non pas d'une seule partie du système²⁴).
- Petit à petit, un schéma apparaît, puis des liens nouveaux entre les symboles.
- Toute l'information symbolique est contenue dans les dessins.
- A nouveau, je considère les dessins comme une supra-métaphore et un lien entre les dessins apparaît.

²⁴ « LA REGLE SIMPLISTE DU PROBLEME-REMEDE-OBJECTIF », de Phill Swallow et Wendy Sullivan, 2005 (note de cours).

5. Apprendre et transmettre

5.1 Le dispositif de formation des praticiens

Le dispositif de formation des praticiens comporte deux volets. Les séminaires de formation, d'une part, et les groupes de pratique, d'autre part.

5.1.1 Les séminaires de formation

Les séminaires de formation en modélisation symbolique ont lieu à La Bouvetière, en Normandie. Ils sont animés par Penny Tompkins et James Lawley, en anglais. La traduction est effectuée par Jennifer de Gandt.

Les modules sont composés de trois jours et ont lieu en mars et en juillet.

Actuellement, il y a déjà eu 4 modules qui ont été suivis par la majorité des personnes du premier groupe formé en France.

Le séminaire du mois de juillet est un séminaire de supervision franco-britannique. C'est-à-dire que les participants sont composés de 4 paires (8 personnes) françaises, et 4 paires anglaises.

Dans chaque paire, une personne est facilitateur, l'autre client. Les stagiaires ont ainsi l'occasion de travailler l'un ou l'autre rôle.

5.1.2 Les groupes de pratique

Les groupes de pratique ont été mis en place à la suite du premier séminaire de formation. L'objectif était de se réunir afin de s'entraîner à pratiquer ensemble. Jennifer de Gandt a proposé de se réunir à Paris, chez elle.

Il n'y avait ni engagement, ni contrainte, chacun venait s'il avait envie ou besoin. Les participants ne prévenaient pas de leur présence.

Au fil du temps, des habitudes ont été prises. Les réunions ont eu lieu une fois par mois, un jeudi, de 10 h à 17 h. Une participation de 20 euros est demandée.

J'ai choisi de présenter les groupes de pratique en deux temps. Dans un premier temps, en retranscrivant les expressions de membres à l'occasion d'un groupe de pratique. Dans un deuxième temps, lors de l'entretien avec B., une participante assidue.

5.1.3 Expression de membres

Lors du Practice Group du 20 janvier 2005, chacune des personnes présentes a répondu à la question :

Que faites-vous quand vous pratiquez les métaphores symboliques et quand vous pratiquez *le clean language* ?

Je reprends aujourd'hui ces éléments et les retranscrits tels que je les ai notés. Je pense qu'ils peuvent être le support d'une description de cette méthode par les membres du village des praticiens.

A l'époque, l'objectif était de mettre en commun la description que nous faisons chacun de notre pratique. Le but était d'échanger et d'enrichir notre représentation de ce que nous disions que nous faisons, par la description des uns et des autres.

J. :

Je fais un processus qui s'appelle « symbolic modelling » qui permet à l'autre de découvrir sa propre organisation mentale. Je pose très peu de questions qui sont conçues pour ne pas imposer mes propres interprétations ou jugements sur l'autre. Les questions permettent à l'autre de contacter son propre espace intérieur et de laisser émerger de nouvelles informations, de nouvelles options ou solutions à ses propres questions ou objectifs.

Tout cela peut se passer dans un contexte de coaching, d'accompagnement ou de thérapie. Cela dépend du contrat avec la personne.

A. :

En utilisant les questions du « *clean language* », je permets à mon client d'approfondir et de découvrir :

Quand la personne parle d'un problème ou exprime un désir, j'utilise ce type de question tout à fait spécifique et original qu'est le clean langage, cela va lui permettre d'être de plus en plus associé à son idée et ainsi d'approfondir sa connaissance intime de lui-même et de son système de représentation interne.

Avantages :

- 1- Le client se sent profondément respecté.
- 2- Je minimise au maximum le risque de projeter ma propre vision des choses.
- 3- Cela favorise la créativité.

Résultats :

Il arrive un moment où le système du client est prêt à accueillir un changement, qui se fait alors de façon naturelle.

N. :

C'est une nouvelle approche qui te permet de découvrir de l'information sur toi, de toi à toi, sous une forme dynamique, de métaphores, de symboles. Cela peut commencer par poser la question suivante : « Et, qu'est-ce que tu aimerais qu'il se passe ? », et si tu es d'accord, dans notre conversation, je te donnerai des échantillons.

K. :

C'est une façon de questionner sans influencer l'autre, pour l'amener à découvrir ses propres représentations des situations qu'il vit au plan symbolique. Et d'explorer le sens de chaque symbole, les relations entre les différents symboles. Ce « paysage interne » influence notre perception de la réalité, nos ressentis et nos actions. C'est une prise de conscience qui peut favoriser la clarté et le changement.

B :

Ce que je fais, au cours d'une séance, c'est de t'écouter et de poser des questions simples qui orientent ton attention différemment de ce que tu fais d'habitude. Cela te permet de contacter ce qui est sous-jacent et profond en toi. Les mots viennent de l'intérieur de toi, deviennent symboles et s'organisent en métaphores de ce que tu vis au présent. D'autres questions viennent pour t'aider à explorer les relations et découvrir ton paysage métaphorique. Je t'accompagne dans ce voyage où tu décides de la direction.

Toujours en utilisant des questions simples, j'oriente ton attention vers où tu veux aller et vers ce que tu aimerais qu'il arrive...

Alors, ton regard quitte ce que tu n'aimes pas pour « embrasser » ton paysage désiré.

S. :

Le *clean language* est un questionnement non intrusif qui permet à la personne de découvrir son propre paysage intérieur.

Les questions viennent ouvrir des possibilités de découvertes de ce qui constitue ce paysage. Comme on ne reprend que les mots et métaphores de la personne, il y a un respect et une attention absolue au système interne, tel qu'il est.

En évoluant dans son paysage, accompagné par les questions, la personne en comprend les éléments, les liens et l'organisation.

S. : Je me mets au service du client. Je l'aide à avoir une représentation plus riche de son objectif. Je suis attentive à garder ce qui est spécifique et particulier à sa façon de faire. C'est ce que j'appelle : co-inspiration et co-création.

En résumé :

Pour les sept praticiens, présents pendant le groupe de pratique du 20 janvier 2005, la pratique des métaphores symboliques et du *clean language* permet de découvrir :

- sa propre organisation mentale
- de l'information nouvelle
- ses propres représentations

- une représentation plus riche de son objectif
- ce qui est plus profond

Cette pratique a comme qualité particulière :

- de ne pas imposer ses interprétations
- de minimiser sa propre vision des choses
- de questionner sans influencer l'autre
- de proposer un questionnement non intrusif

Comment ?

- en ayant une prise de conscience nouvelle
- en laissant émerger de nouvelles informations
- en favorisant la créativité

Expression d'une praticienne confirmée

B. est une très bonne représentante des participants des groupes de pratique.

Elle y est présente régulièrement, depuis le début. C'est une praticienne confirmée qui utilise les métaphores symboliques dans son travail, au quotidien. Elle est coach et psychothérapeute depuis vingt ans.

Enregistrement du 13 juin 2005, de 11 h 00 à 11 h 40 (extrait)

Peux-tu me dire ce que tu penses des groupes de pratique, en quoi t'ont-ils aidés ?

Au début, quand j'ai été formée aux métaphores symboliques, je ne percevais pas vraiment l'utilité de ce groupe.

Cela se traduisait par le fait que je n'avais pas le temps. La première année, je suis venue deux ou trois fois. Et puis, progressivement, j'ai perçu combien c'était important et combien je pouvais progresser grâce à ce groupe. A un moment, je me suis dit c'est gratuit, c'est peut-être la raison pour laquelle je n'y attache pas d'importance, parce que c'est facile : je peux y aller comme je peux ne pas y aller.(...) Jennifer est géniale, elle nous apporte plein de choses avec beaucoup de générosité, donc, je me suis réorganisée l'année suivante pour être régulièrement participante (réorganiser = prendre les dates et bloquer l'agenda).

L'intérêt est venu au fil du temps, n'est-ce pas ? Comment c'est devenu un lieu important ? Que veut dire important pour toi ?

Il y a une double piste : La première pour laquelle je suis venue au début, **c'est pratiquer pour apprendre** et puis, je me suis aperçue que c'était une **fabuleuse occasion de travailler sur soi** et qu'à chaque *practice group*, chacun pose son objectif, son dessin, et il y a une énergie dans le groupe qui fait que je me sens accompagnée quand je suis « sujet ». Comme un travail de développement personnel, régulier.

Donc, il y a pour moi un double bénéfice.

Concrètement, ça t'a apporté quoi ?

Très concrètement, je me suis aperçue que j'avais acquis une compétence importante lors **des supervisions**. Cela m'a motivée pour continuer : si je continue, je vais devenir encore meilleure. Je me suis rendu compte que je pouvais faire partie des leaders en quelque sorte.

Serais-tu prête à dire que nous formons la communauté de ceux qui pratiquent les métaphores symboliques ?

Oui, tout à fait. Chacun pratique à sa manière et, en même temps, il y a une sorte de ressourcement et de mise à niveau grâce aux groupes de pratique et aux séminaires de formation.

Quelle serait la fonction de cette communauté ?

C'est comme les gens qui aiment la musique, ils pratiquent la musique ensemble. Ils partent chacun vers des pratiques spécifiques, puis reviennent pour partager leurs expériences. Parler des concerts qu'ils ont donnés. Ils reviennent, apprennent des autres de nouveaux morceaux, de nouvelles manières de jouer et repartent avec.

On doit déjà « travailler sur soi-même » pour travailler ensuite avec les autres ?

Ça se fait naturellement. C'est un peu comme quand tu commences à apprendre à marcher et que tu marches de mieux en mieux et, en même temps, tu deviens modèle pour les autres, les autres enfants vont marcher avec toi et puis aussi, tu peux t'amuser et partager de nouvelles manières de marcher.

Est-ce que nécessairement tu dois être sujet toi-même pour apprendre à pratiquer les métaphores symboliques et le clean language ?

C'est comme faire la cuisine, j'ai besoin de goûter mes propres plats. Si je n'ai pas la représentation sensorielle de ce qui est le goût du sel, je ne serai pas un bon cordon bleu. Les grands danseurs à la fois dansent et enseignent la danse. Même s'ils enseignent lorsqu'ils deviennent âgés, ils ont dansé, ils savent ce que c'est et ils

peuvent l'enseigner. J'envisage mal un professeur de danse qui n'ai pas été danseur.(...)

Tu ne pourrais pas l'apprendre, seulement avec ton cerveau, par exemple ?

Non, je ne serai pas congruente.

C'est-à-dire ?

Etre en accord avec ce que j'enseigne, pratiquer sur moi-même, être modèle.

Quelqu'un comme David Grove est peut-être « incongruent » dans sa vie privée par exemple, mais quand il enseigne, il l'est. C'est quelqu'un qui enseigne d'être créatif et qui est créatif lui-même. Qui enseigne de s'inspirer les uns des autres et qui s'inspire de nous, qui dit : « Les autres sont des ressources » et nous fait complètement confiance. Je m'en doutais. Quand je l'ai rencontré, ça a été une confirmation. Penny, James et Jennifer ont été élèves de David et à travers eux, je voyais déjà la source.

Donc, être congruent, c'est être en accord avec ce qu'on dit, ce qu'on fait, ce qu'on est et c'est important dans un secteur comme l'enseignement ?

Je dirais dans un champ d'expérience. Je pense qu'il serait trop orgueilleux de vouloir être congruent partout.

Fin de l'entretien enregistré.

En résumé :

- B. a besoin de pratiquer pour apprendre, c'est ce que lui propose le groupe de pratique.

- C'est une occasion de « travailler sur soi », c'est-à-dire être tour à tour sujet et praticienne.

- Les groupes de pratique, c'est l'occasion de pratiquer ensemble, de partager ses expériences, de s'amuser et d'acquérir de nouvelles expériences pour être meilleure praticienne.

- C'est un lieu qui lui donne l'occasion d'expérimenter de façon sensorielle, de savoir ce que c'est pour l'enseigner ensuite, car, pour elle, il est important d'être congruente (fait d'être convenable dans une situation donnée²⁵) dans le champs d'expérience de l'enseignement.

²⁵ Petit Robert, définition de congruence.

5.2 Le dictionnaire du village

5.2.1 Modélisation : observer, comprendre, enseigner

« Pour comprendre ce que David Grove faisait, nous avons utilisé un procédé appelé modélisation. Ceci nous a conduit à l'observer en train de travailler avec des clients (y compris nous-mêmes) et à passer des heures à étudier attentivement des vidéos et des écrits. »²⁶

Cette notion est à la base de la P.N.L. qui, selon Robert Dilts, vise à faire émerger la structure de l'expérience subjective. La modélisation permet donc d'explorer et de comprendre la structure de l'expérience de celui qui est « modelisé ».

C'est la connaissance de cette structure, qui permet d'organiser l'expérience et d'avoir de nouvelles capacités.

Le comportement d'une personne est fondé sur une structure. Si on peut découvrir cette structure et l'adapter à nous-même, nous pouvons devenir compétents de la même manière : nous pouvons emprunter cette compétence.

Si je considère cette structure comme un account., elle aura deux propriétés : réflexivité et indexicalité.

Propriété de réflexivité : en décrivant une situation, je suis extérieur à son discours. Mais c'est moi qui parle, je suis en train de contribuer à la situation que je suis en train de décrire. Cette situation que je décris modifiera ou influencera en retour le « moi » en train de décrire une situation.

Propriété d'indexicalité : je décris une situation dans un contexte donné. Si je cherche à « modéliser » une personne qui a une grande capacité de concentration, celle-ci va décrire cette compétence dans un domaine ou une situation particulière (quand je travaille dans l'urgence, par exemple). Il est possible d'acquérir une compétence que l'on a dans un contexte, pour la développer dans un autre contexte (Quand je joue au tennis, par exemple).

Modéliser, c'est l'acte de créer des cartes utiles et utilisables de l'expérience de l'autre. Modéliser, c'est faire faire une description, non pas de la réalité mais de ce qui est important (les critères) pour la personne, quand elle fait ce qu'elle fait.

²⁶ Metaphors in Mind, Introduction.

Les critères sont les normes d'évaluation que l'on utilise dans un contexte particulier. Par exemple, si dans le contexte « lire un mémoire », le critère du lecteur est « comprendre », nous aurons besoin d'avoir sa définition personnelle du mot « comprendre ». Cette définition est différente pour chacun d'entre nous.

J'irai jusqu'à dire que la modélisation, et particulièrement la modélisation symbolique, est une aventure artistique. Un des critères importants pour bien modéliser est que cette création soit utile et efficace pour la personne qui est observée. Le modélisateur ne cherche pas toutes les informations, mais les informations utiles et nécessaires. En cela, il devra se montrer créatif.

Pour obtenir la structure de l'expérience, les premiers modélisateurs de la P.N.L ont défini quatre zones principales de l'expérience humaine :

- ce que nous faisons (comportements extérieurs manifestes)
- ce que nous ressentons (les émotions)
- comment nous pensons (les stratégies et processus de pensée)
- ce que nous croyons (les croyances)

En résumé, pour être un « modélisateur », il faut apprendre à :

- rentrer dans l'expérience de l'autre
- voir ce qu'il fait
- sentir ce qu'il fait
- et enfin, comprendre comment il fait ce qu'il fait.

5.2.2 Modélisation symbolique

En modélisation symbolique, tout comportement est généralement considéré comme une vision externe de la danse des relations internes de l'organisme. Il existe une correspondance entre ce que le client dit et fait et l'organisation de sa pensée à l'intérieur. Le client va modéliser l'organisation de ses propres perceptions (symboliquement décrites). C'est en faisant cette auto-modélisation qu'un changement pourra intervenir dans la configuration de son paysage métaphorique. Et dans un mouvement de retour d'information, les clients découvrent quelque chose de nouveau sur eux-mêmes.

5.2.3 Symboles

A l'origine, le symbole (symbolus en latin) est un signe de reconnaissance et en grec (sumbolon) un morceau d'objet partagé entre deux personnes pour servir entre elles de signe de reconnaissance (Petit Robert). Comme un symbole lui-même échappe à toute définition, définir ce mot dans l'absolu se révèle pratiquement impossible. La perception d'un symbole est très personnelle car elle varie en fonction de chacun de nous. De même que l'account est défini par ses propriétés, le symbole sera mieux abordé sous l'angle de sa propriété.

La propriété d'un symbole est de « synthétiser dans une expression sensible toutes ces influences de l'inconscient et de la conscience, ainsi que des forces instinctives et spirituelles, en conflit ou en voie de s'harmoniser à l'intérieur de chaque homme ».²⁷

Le symbole a donc pour fonction de condenser, à l'intérieur de sa représentation ou de son nom, une chose, une idée plus grande.

L'interprétation du symbole est indexicale, dans le sens qu'il varie en fonction du contexte, des hommes, des sociétés et de l'histoire.

Par exemple, le drapeau américain représente-t-il le même symbole pour un Texan, ou un Palestinien ?

Dans le village des praticiens de la modélisation symbolique, les symboles ont une forme et une fonction, ils sont identifiés très précisément grâce aux questions comme « Quel genre de X ? » qui permettent de préciser leur nom et leurs attributs.

5.2.4 Paysage métaphorique

Le paysage métaphorique appartient au pays de la perception symbolique. Dans ce pays, les lois physiques, du temps, de l'espace, ne sont pas les mêmes que celles que nous connaissons habituellement. Ce paysage est composé de symboles qui sont localisés, ceux-ci sont en relation et interagissent entre eux, c'est ce qui forme le paysage métaphorique du client. Il émerge doucement grâce aux questions du *clean language*.

Les lois qui régissent le paysage métaphorique ne relèvent pas de la logique conceptuelle, car imaginer n'est pas la même chose que démontrer.

5.2.5 Le cerveau apprend...

Ce terme est utilisé par les praticiens de la P.N.L. et des métaphores symboliques pour signifier l'arrivée d'un changement de perception.

²⁷ Dictionnaire des symboles, Introduction p VII.

Cette syntaxe peut paraître absurde et vient certainement de l'habitude de « personnifier » les choses ou de « chosifier » les personnes. Ainsi, tel produit « donne de l'énergie », telle crème de beauté sera qualifiée « d'anti-âge ». Ce tic de langage est aujourd'hui utilisé couramment.

L'expression « ton cerveau apprend » est une manière de faire en sorte que le client soit patient avec lui-même et, mieux encore, qu'il accepte qu'il peut faire en sorte de se respecter dans son apprentissage ou encore qu'il est un tout composé de parties (une partie « je », sujet-client, enseigne à une autre partie « je », cerveau qui apprend).

5.2.6 Mot-boîte

Concept que j'ai inventé lors de l'écriture de ce mémoire pour faire comprendre rapidement au lecteur comment je me comporte face aux mots du client. Si j'envisage le mot comme un « mot-boîte », je ne m'intéresse pas au mot pour ce qu'il signifie, mais comme un contenant. J'envisage le contenu de ce mot-boîte comme précieux et unique pour la personne.

5.2.7 Métaphore

Dans l'enseignement des métaphores symboliques, nous considérons ce mot issu du terme « amphora » dans le sens de « objet ancien en terre, pointu à sa base, qui servait à transporter un contenu précieux pour l'époque : vin, huile, parfum par exemple ». Le facilitateur, en posant la question « c'est comme quoi ? », va inviter son client à transformer une expression sensorielle ou conceptuelle en métaphore. Cette question va permettre que quelque chose d'inexprimable et d'abstrait soit transformé en quelque chose de tangible, compact et vivant.

5.2.8 Supervision

C'est une démarche qui consiste à soumettre son travail au regard d'un collègue ou d'un pair. Qu'il s'agisse de formateurs, d'enseignants, de psychothérapeutes, de travailleurs sociaux, de managers, ou de coaches. C'est un moyen de régulation nécessaire pour soulager les tensions engendrées par le travail d'accompagnement. C'est aussi un moyen de rencontrer d'autres professionnels et d'échanger sur ses pratiques.

Pour les praticiens de la modélisation symbolique, des « groupes de supervision » ont lieu une fois par an.

5.2.9 Client et Facilitateur

Dans le monde des thérapies cognitives et comportementales (T.C.C.) auquel appartient la pratique des métaphores symboliques, le mot « client » sera préféré au mot « patient » du monde médical et le terme « facilitateur » est plus souvent utilisé que le terme « manager, coach, thérapeute ou médecin ».

Le terme facilitateur indique une posture de « non-savoir » quant aux solutions à proposer au client, solutions qu'il détient seul (notion de l'accompagnement orienté sur le client).

A propos des métaphores qui guérissent, Bateson souligne « on peut même dire qu'en la matière, toute prévision des effets possibles sabote le processus de guérison. »²⁸ Il va même jusqu'à affirmer que c'est pour cette raison que la métaphore est thérapeutique en elle-même : « La métaphore est thérapeutique car elle échappe à toute planification. »²⁹ C'est-à-dire que personne ne peut prévoir ses effets, seul le client sera à même de témoigner au sujet (ou non) de sa guérison.

5.2.10 Ressource

La ressource est une capacité, une compétence, un symbole, chargé des qualités nécessaires et qui est adapté pour résoudre une situation qui pose problème. Une des croyances de la P.N.L. est que chacun a les ressources nécessaires, mais qu'il lui en manque l'accès. Accéder à ses ressources sera un des objectifs apprentissages fondamentaux de la P.N.L. (voir liste des présupposés de la P.N.L., en annexe).

Un « symbole-ressource » aura la capacité, le pouvoir ou la fonction d'amorcer ou de créer un changement positif.

Une « personne-ressource »³⁰ dans une formation est une personne qui fait le relais entre l'enseignant et le groupe. C'est le rôle de l'apprenti dans le domaine du compagnonnage et aussi celui de l'assistant dans le monde de l'enseignement. L'apparition d'un symbole-ressource dans un paysage métaphorique est considéré comme un agent de changement.

Dans les séminaires de formation du mois de juillet 2005, je suis intervenue en tant que personne-ressource.

²⁸ Winkin

²⁹ Idem

³⁰ Ouvrard M., Mémoire de certification d'enseignante en P.N.L., Rôle de Personne-ressource.

5.2.11 Pattern (schéma ou structures d'organisation)

Gregory Bateson, entre autres, a énormément travaillé sur les structures d'organisation. « Car ce qui, dans un système physique, rend possible un processus mental, ce sont bien les caractéristiques de son organisation ».³¹ En matière de métaphore symbolique, le facilitateur s'intéresse avant tout au schéma et à la structure, ainsi qu'au lien entre les éléments composant la métaphore (voir annexe).

*“The pattern which connects is a « mega pattern », a pattern of patterns... the right way to begin to think about the pattern which connects is as a dance of interacting parts, secondarily pegged down by various sorts of physical limits and by habits, and by the naming of states as component entities.”*³²

Les praticiens des métaphores symboliques considèrent chaque élément comme faisant partie d'un schéma. Lui-même faisant partie d'un schéma plus grand, et ainsi de suite. Ils porteront leur attention à la nature des interactions et des liens entre les éléments entre eux, mais aussi entre les schémas entre eux. Les limites physiques et les habitudes seront le signe d'un changement de niveau dans la structure.

Le changement est difficile à définir. Il nécessite un observateur (le client) pour comparer entre un « avant » et un « après », et peut par conséquent n'être repéré que rétrospectivement.

5.2.12 Le travail sur soi ou développement personnel et la pensée systémique

*« C'est sur soi-même qu'il faut œuvrer,
c'est en soi-même qu'il faut chercher. »*

Paracelse

Epicure est-il à l'origine de la pensée systémique ?

Le simple fait d'énoncer que les Dieux ne s'intéressent pas aux hommes ouvre des perspectives nouvelles. L'univers est formé de matière et rien d'autre. Si l'homme s'affranchit réellement de la peur des Dieux, alors il devient autonome. Il devient libre de devenir ce qu'il est, d'aller à la quête de son « vrai soi ». Sans promesse de l'au-delà, il ne reste plus qu'à vivre ici et maintenant, du mieux qu'il peut.

Que signifie alors « vivre mieux » ?

³¹ Winkin Y., Bateson : premier état d'un héritage, p 29

³² Gregory Bateson, in Daniel Goleman, Vital lies, simple truths, p 7. Le “schéma relié” est une mega-structure, un schéma de schéma. Une bonne façon de penser en termes de “schéma relié”, c'est d'imaginer une danse de parties qui interagissent entre elles. A un niveau supérieur, elles vont se stabiliser grâce, d'une part, à différentes limites (limites physiques ou habitudes) et, d'autre part, en nommant ces étapes comme entités.

Pour Epicure, vivre mieux, c'est vivre naturellement, c'est reprendre contact avec sa propre nature et ses propres rythmes et attendre que le désir se manifeste. Tout tient dans le juste équilibre. Il fait vivre en harmonie : corps, émotions, esprit et valeurs.

C'est ainsi qu'il devient peut-être le précurseur de la pensée systémique qui représente toute chose comme un système, où chaque élément est dépendant des autres.

Ainsi, il ne s'agit plus du dualisme cartésien entre l'esprit et la matière par exemple, mais de faire le lien entre les différentes parties de soi (corps, esprit, âme).

L'école de Palo Alto a largement repris cette idée d'une vie meilleure accessible à chacun, relativement rapidement.

6. Possible contribution du *clean langage* à l'ethnométhodologie ? Ethnométhodes

Dans le chapitre qui suit, je vais tenter de présenter les ethnométhodes, c'est-à-dire les méthodes que les membres mettent en œuvre pour accomplir ce qu'ils font. Il s'agit de comportements ou de croyances sur lesquelles s'appuient ces comportements. C'est en quelque sorte une interprétation ethnométhodologique du terrain. C'est également céder à la tentation de rapprocher certains concepts ou certaines notions entre eux.

6.1 Qu'est-ce que tu voudrais qu'il se passe, maintenant ?

Ferdinand de Saussure³³, pour la première fois, ne privilégie plus l'histoire de la langue, mais son fonctionnement dans l'ici et maintenant. Il commence donc à s'intéresser à la façon dont la langue fonctionne et non plus seulement aux règles à observer pour bien la parler. Si pour de Saussure, il est pratiquement impossible de parler de loi linguistique en général, « Parler de loi linguistique en général, c'est vouloir étreindre un fantôme. »³⁴

A l'idée de base de Palo Alto selon laquelle on ne peut pas parler de communication, en général, mais seulement en séquences précises de communication. C'est donc, l'ICI ET MAINTENANT qui doit être considéré.

C'est ce que l'ethnométhodologue prendra en considération : cette notion d'indexicalité (comme une propriété de l'*account*) et c'est ce que fera également le praticien de la modélisation symbolique.

En créant le « cadre de l'objectif » et en s'y référant à chaque fois au cours de la séance, le client fera la différence entre problème, remède (remède dans le sens de ce que je devrais faire) et objectif (objectif dans le sens de : un désir pour plus de quelque chose³⁵).

6.2 Il est impossible de ne pas communiquer

L'école de Palo Alto désigne un groupe d'hommes³⁶ qui ont travaillé ensemble autour de théorie de la communication et de la relation entre les individus.

³³ Saussure, F. de (1972 [1916]) : *Cours de linguistique générale*, édition critique préparée par Tullio De Mauro, Paris : Payot. p. 13-43, 155-184.

³⁴ CLG, p 130

³⁵ La règle simpliste du Problème-Remède-Objectif, Phill Swallow et Wendy Sullivan.

³⁶ L'initiateur de ce travail et père de cette école est Gregory BATSON, zoologue, anthropologue et ethnologue. Il a été influencé par les mathématiciens, pères de la « cybernétique », Norbert WIERNER et John Von NEUMAN, et également par Ludwig Von BERTALAUFFY, biologiste qui a élaboré la « théorie des systèmes ». Bertrand RUSSEL, père de la « théorie des types logiques », et

C'est le mélange des genres (pluridisciplinarité) qui a fait toute la force de l'école de Palo Alto et qui a apporté un renouveau dans la vision de la communication.

L'une de ces originalités majeures est l'utilisation de l'approche systémique dans le domaine des relations humaines.

Le postulat de départ « Il est impossible de ne pas communiquer » est toujours présent à l'esprit des praticiens des métaphores symboliques. En ce sens, cette notion se rapproche de celle de l'*account* de l'ethnométhodologie.

Au sujet de la règle de l'association en psychanalyse, Philippe Amiel³⁷ relève que c'est « un moyen d'explorer d'une façon systématisée son réseau d'indexicalités personnel ». J'irais un peu plus loin. En poussant ce raisonnement, je peux dire que c'est plus qu'un moyen mais, pour moi, l'objectif même de l'accompagnement. Une partie consciente (je veux être ou obtenir quelque chose que je n'ai pas encore) est alors mobilisée. En portant attention sur les mots, les gestes, le ton, l'espace, et en les considérant comme étant une représentation (un *account*) du problème, de l'objectif contenu dans un paysage largement exploré et décrit (indexicalité), le patient va laisser émerger des parties jusque-là inconnues de lui-même. C'est bien l'inconscient, en lien avec le conscient, qui est mobilisé. Et c'est justement le mouvement « d'aller et venir » entre une partie consciente et une partie inconsciente (réflexivité) qui offrira aux deux parties entre elles une plus grande et plus riche représentation l'une de l'autre.

6.3 Le *clean language* comme *breaching* pour dévoiler les « allants de soi » du client.

En confrontant les règles de l'ethnométhodologie à mes observations sur la modélisation symbolique et les questions *clean* que j'ai décrites plus haut, ainsi qu'à l'épuisement du réel du cas Stefan (lire et relire la transcription), les questions sont une sorte de *breaching* pour le client. « Quel genre de... », par exemple, permet au client de donner sa définition du mot demandé. Il a d'un seul coup accès à une partie qu'il ignorait consciemment, la minute d'avant. Mais plus encore, lui demander si « X » est même ou différent que « X » (le même mot), dit à plusieurs minutes de distance, sera pour lui l'occasion unique d'observer différemment une notion ou une représentation qui a le même nom, mais pas forcément la même signification.

Milton ERIKSON, initiateur d'un langage et d'une approche hypnotique en thérapie, ont aussi influencé son travail.

³⁷ Amiel P. Les concepts

Les questions qui ont pour but de faire bouger le temps, comme « qu'est-ce qui se passe juste avant X ? », offrent un éclairage sur une séquence inconsciente jusque-là. En répondant avec précision, le client s'entendra alors donner ses « allants de soi », et par-là même, les mettre à jour au service d'une compréhension plus grande de comment il fait ce qu'il fait.

6.4 Indifférence etnométhodologique et non-interprétation

L'interprétation consiste à passer du manifeste au latent : de ce qui est donné à ce qui n'est pas immédiatement donné.

Or, il n'y a pas d'interprétation sans interprète. Dans le cadre de la relation d'accompagnement, il y a au moins un client et un facilitateur. Et donc, double possibilité d'interprétation.

6.5 Comment et pourquoi réduire ou minimiser au maximum les interprétations ?

Nous interprétons le monde car nous avons besoin de faire un sens et faire sens nous rassure. Si nous mettons momentanément ce besoin entre parenthèses, nous aurons alors la possibilité d'avoir un regard nouveau sur nous-même, c'est bien ce que propose la modélisation symbolique.

Or ce que recherche praticien de la modélisation symbolique, c'est justement d'avoir un regard nouveau, un point de vue différent, qui va ouvrir un champ de possibilités nouvelles.

Comprendre ou ne pas comprendre n'est pas le sujet du questionnement du *clean language*. Le sujet est plutôt de faire des liens, donner place pour que de nouveaux symboles apparaissent.

6.6 Nous avons toutes les ressources à notre disposition, il ne manque que l'accès à ces ressources

Le travail des praticiens de la modélisation symbolique sera de soutenir la nature cohérente et sage du système de leur client.

Ils ont choisi leur camp. Entre la proposition³⁸ de Freud, qui décrit le rêve comme l'expression de la nature animale de l'homme : « Tous les rêves sont l'expression de

³⁸ FROMM, « Le Langage oublié », 1980.

la nature asociale de l'homme », et Jung après lui, qui les décrit comme la révélation d'une sagesse suprême : « Les rêves sont la révélation d'une sagesse inconsciente, transcendante à l'individu », c'est cette dernière proposition qui est choisie.

C'est pour cela que le praticien aura besoin de « travailler sur lui » pour ne pas projeter son propre monde, ses propres peurs et son propre besoin de faire sens. Pour être capable d'accepter d'accueillir le monde complexe qui a ses propres règles, il faut avoir fait le tri dans son monde, c'est-à-dire connaître son fonctionnement parfaitement. Le « connais-toi toi-même » de Socrate est la pierre angulaire de la relation fructueuse entre le client et le praticien des métaphores symboliques. C'est pour cela que le groupe de pratique deviendra non seulement un lieu pour apprendre, mais également le lieu pour se connaître mieux.

6.7 Le *clean language* génère un état proche de la méditation

Dans les longs monologues du client, le ton, le débit, le rythme et la tonalité sont particuliers. Ils vont décrire de façon très précise les symboles et tout son paysage intérieur. Je peux dire qu'il s'agit d'une sorte de méditation à haute voix.

On retrouve cette méthode d'apprentissage dans la lecture des textes sacrés. Le fait de lire/dire à haute voix, dans un cadre particulier, génère un état de conscience modifié très léger et en marge de la réalité courante.

Ainsi, par exemple, les moines du Moyen Age qui, suivant la règle de saint Benoît, lisaient les textes sacrés à haute voix, sont décrits comme pratiquant *la meditatio*. Cette méditation personnelle à haute voix³⁹ a pour but de se préparer à réaliser quelque chose. Or, c'est bien de cela qu'il s'agit puisque le client se prépare, s'oriente et tend vers un objectif qu'il vient de se fixer. Cet objectif s'accompagnera le plus souvent de réalisation ou d'actions nouvelles nécessitant l'apprentissage qu'il est justement en train de faire.

Les états de « transe légère » de conversation (qui ne nécessitent pas, de la part du client, d'effort intellectuel pour s'expliquer) peuvent être très efficaces car ils induisent des changements neurologiques.

³⁹ Dans la langue profane, *meditari* veut dire, d'une manière générale, penser, réfléchir (...), il implique une orientation d'ordre pratique, et même d'ordre moral : il s'agit de penser à une chose en vue de pouvoir la faire. DOM LECLERCQ Jean, *L'Amour des lettres et le désir de Dieu*, éd. Cerf 1957.

6.8 Négociation du sens

Le sujet qui n'a pas conscience d'interpréter prend son interprétation pour une donnée évidente et immédiate, sans savoir ce qu'il interprète. Il va décrire d'emblée son problème et les solutions.

En utilisant le mot du client, non pas pour ce qu'il signifie, mais comme une boîte renfermant tout un monde infini, unique et particulier, indescriptible par le langage, il n'y aura pas d'ambiguïté sur le sens de ce mot. Il est repris tel quel, aussi incongru ou banal. Le facilitateur va noter *son nom* et *son adresse* ainsi que *ses attributs*. Il va accuser réception tel quel du symbole.

Il n'aura pas besoin d'entamer une médiation au sujet de la signification du mot, celui-ci sera pris entier avec tout son contenu symbolique.

6.9 MDI et le besoin de faire sens.

Notre langage exprime qui nous sommes, ce que nous ressentons et permet ainsi de nous faire comprendre. Mais notre interlocuteur met en marche une multitude de processus de fabrication de sens, de façon quasi-automatique. Ceci se passe si vite que l'interlocuteur n'aura pas conscience, ni des filtres, ni des chemins que l'information a emprunté. Tout langage déclenche donc une série de réactions, dont une partie seulement est consciente. David Grove qui a exploré pendant très longtemps, de façon clinique, l'influence du langage dans les interactions client/facilitateur a créé un langage qui laisse les questions noyées dans l'expérience interne du client.

Habituellement, nous cherchons à donner du sens pour nous rassurer ou justifier nos peurs. Ainsi, l'attitude du facilitateur, qui va chercher à comprendre, observer, analyser son client, essaiera de donner du sens à un comportement, à un symptôme.

Ainsi, à l'inverse du superstitieux qui cherche à donner un sens (un but et une signification) à toute chose, à faire parler la nature, la posture du facilitateur non interprétatif sera d'accepter que le sens pré-existe dans le monde intérieur du client, et c'est en collaboration avec ce sens pré-existant qu'il fera alliance.

« Comme chaque question du *clean language* prend sa source dans la dernière description verbale du client ou non verbale du client, le besoin pour eux de traduire et d'interpréter vos mots et votre comportement est réduit au minimum. »⁴⁰

Le refus d'induction de l'ethnométhodologue ressemble à cette posture, c'est ce que décrivent les modélisateurs du travail de David Grove quand ils écrivent : La « moi-tude » (the I ness) du thérapeute apparaît comme cessant d'exister.⁴¹ C'est le client qui va interpréter, comprendre, donner un sens à ce qu'il découvre au cours de la séance. C'est à lui seul qu'il reviendra le droit d'interpréter ou non les symboles qui apparaissent au cours du travail. A ce propos, E. Fromm fait une suggestion intéressante quand il propose que « la langue des symboles » soit étudiée et transmise dans les écoles et les universités, au même titre que les autres langues étrangères⁴². Pour ma part, ce n'est pas tant le besoin de l'étudier qui pourrait être novateur, que celui de prendre en considération ce langage des symboles au même titre que le langage conceptuel par exemple.

6.10 Un apprentissage original, basé sur l'entraînement

Apprendre, transmettre et pratiquer dans un cadre de sécurité sont les objectifs des groupes de pratique.

Le groupe de pratique a pour fonction de partager les expériences de pratique de chacun, régulièrement (en moyenne une fois par mois), et pendant une journée entière. Il est ouvert à toute personne désireuse de s'entraîner dans un cadre expérimental qu'elle soit ou non formée à la pratique de la modélisation symbolique. C'est un lieu d'expérimentation libre dans le sens où chacun peut assumer le niveau auquel il est. Même s'il n'est pas « membre du village des praticiens », il peut également y être intégré. C'est également un lieu pour la création d'idées nouvelles concernant la pratique et la diffusion des métaphores symbolique et du *clean langage* : c'est ainsi qu'ont été créées les *clean cards*, un jeu de cartes qui peut être le support d'une intervention dans un cadre de coaching par exemple.

En résumé, le groupe de pratique est un lieu d'apprentissage original, un espace co-organisé qui permet l'expérimentation des métaphores symboliques en toute sécurité pour les participants. C'est cette singularité de la transmission de cette pratique en France qui a permis de rattraper le niveau déjà haut des pratiquants britanniques.

⁴⁰ "Metaphors in Mind", Penny Thompkins et James Lawley, p 52.

⁴¹ George Lakoff and Mark Johnson, "Metaphors we live by", p 5.

⁴² FROMM, « *Le Langage oublié* », préface.

6.11 *Clean* ou propre ? L'anglais, la langue de transmission de la modélisation symbolique

C'est en écrivant ce mémoire que j'ai pris conscience que l'anglais était véritablement, à ce jour, la langue de transmission de la pratique de la modélisation symbolique. Le premier groupe à être formé en France, dont je fais partie, a eu la volonté de traduire, en français, le livre « *Metaphors in Mind*⁴³ ». A ce titre nous avons décidé de garder en anglais le terme de *clean language*, *clean space* et l'adjectif *clean* lorsqu'il est accolé à un autre mot, dans le cadre de cette pratique (*clean questions* par exemple, en référence aux neuf questions de base). Il y a pour cela plusieurs raisons :

- 1- *clean* et propre n'ont pas exactement la même signification en anglais et en français.
- 2- Langage propre, traduction mot à mot, pouvait présupposer que l'autre, le langage, celui que nous utilisons habituellement, ne l'était pas.
- 3- Il était plus facile de créer des familles avec *clean* + quelque chose (pour le mot *clean space*, traduit éventuellement par espace propre, nous arrivions à un autre sens : celui d'un endroit qui vient d'être nettoyé !)
- 4- Parce que finalement c'est la langue de transmission de cette pratique actuellement : cette méthode est en train de se reprendre en Europe (Espagne, Italie, Pays-Bas). C'est pour garder une cohérence au niveau international lorsqu'on se réfère à cet outil.

⁴³ Op. cit.

Conclusion

« L'avantage d'être intelligent, c'est qu'on peut toujours faire l'imbécile, alors que l'inverse est totalement impossible. »

Woody Allen

Ce sont les histoires que l'on se raconte à soi-même et que l'on raconte aux autres qui créent le lien le plus fondamental entre soi et le monde. Ce lien qui nous rattache à un monde plus vaste, à travers le temps. Cette passerelle entre un monde intérieur fait de symboles et un moi-je ainsi relié avec un inconscient qui nous contient et auquel l'humanité appartient. C'est l'existence de ce fil entre notre intimité profonde et l'inconscient collectif qui nous ancre à une richesse, une diversité vivante. Cette prise de conscience, consciente ou non, a le pouvoir de guérir.

Pratiquer les métaphores symboliques, c'est faire raconter à l'autre son histoire, avec ses propres mots et ses propres symboles. Dans un hors-du-temps qui pourrait contenir à la fois le présent, le passé et le futur.

Par cette narration, le patient fait appel à des forces qui contiennent symboliquement un sens plus riche et qui transcende et dépasse la réalité du moment.

Dans son livre sur la structure de l'inconscient⁴⁴, Jung nous explique combien « nous dépendons, dans des proportions angoissantes, d'un fonctionnement ponctuel de notre psychisme inconscient ». Il présente l'inconscient en ces termes : « ni concentré, ni intensif, mais crépusculaire jusqu'à l'obscurité, il y gagne une extension immense et il renferme côte à côte, de façon paradoxale, les éléments les plus hétérogènes ... » La conscience, cette précieuse conquête de l'homme, est « entourée par les abîmes de l'inconscient comme par une mer menaçante ». La méditation sur les rêves, produits spontanés de l'âme inconsciente, nous offre la possibilité d'ouvrir le dialogue et de diminuer cette menace qui pèse sur nous.

Ouvrir le dialogue, non seulement, pour diminuer cette menace, mais aussi pour se libérer et ouvrir de nouvelles perspectives à nos projets ; c'est peut-être cela que propose la pratique de la modélisation symbolique.

Léonardo Caldi, dans son mémoire, témoigne de la façon suivante, en tant que patient, des effets de son travail thérapeutique avec Jennifer de Gandt : « ... la psychothérapie systémique – lorsqu'elle est bien appliquée et dépourvue d'influences de la part du thérapeute – sert à aider le patient à tenir compte de sa

⁴⁴ Jung, « L'Homme à la découverte de son âme, structure et fonctionnement de l'inconscient » (première partie).

propre réalité, à être plus en contact avec son monde intime et ainsi à se connaître soi-même, connaître ses envies, ses besoins. Les résultats de la psychothérapie systémique sont alors validés ou non par l'individu qui la subit. »⁴⁵

En matière de « preuves » à donner dans le monde scientifique (qui est le cadre de ce travail), ce sont les moyens que nous mettons en œuvre pour accompagner un client qui sont le plus essentiels. Ce ne sont pas les résultats, qui eux restent sous le contrôle du client. Lui fera ce qu'il veut de ce qu'il découvre.

La question de la preuve appartient au client seul. Ce que j'ai finalement décrit ici, ce sont les moyens particuliers mis en œuvre pour transmettre cette pratique.

La modélisation symbolique a finalement peut-être davantage besoin d'être expliquée, commentée et étudiée et c'est ce que j'ai tenté de faire ici.

Cette technique d'accompagnement possède, peut-être, les qualités proposées par l'ethnométhodologie pour « décrire le monde » du client.

En tant que facilitateur, je ne fais rien d'autre que de proposer à mon client de devenir un observateur attentif de sa représentation du monde, en quelque sorte d'acquiescer, le temps de la séance, la posture de l'ethnométhodologue face à son paysage intérieur. Paysage qui devient son terrain d'observation (observation participante, parce qu'il le décrit). Mes questions du *clean language* deviennent des *breaching* qui lui permettent de découvrir les allants de soi de ce paysage.

Ce paysage, représentation de son monde, qui (en même temps qu'il le découvre, fait sens), en tant qu'*account*, se définit par réflexivité et indexicalité : parce que, tout en le découvrant, il contribue à la situation qu'il décrit et que le sens qu'il donne à ce qui émerge est lié au contexte (créé par son orientation sur son objectif).

C'est grâce à mon attitude « indifférente » (dans le sens de l'indifférence ethnométhodologique) que, petit à petit, les symboles, jusque-là cachés à sa propre conscience, émergent et que le client va pouvoir s'approprier avec un regard neuf comment il fait ce qu'il fait, pense ce qu'il pense ou encore ressent ce qu'il ressent.

Léonardo dit plus loin : « Je crois aux images (du monde) parce que c'est un modèle qui me parle, me touche et me convient. »

Dans une société où les images nous assaillent de toute part, le fait de porter attention à nos images intérieures, à nos symboles intimes et voir apparaître sous notre crayon

⁴⁵ Leonardo Caldi, « L'Epilepsie, un trouble de la communication ? » p 150.

ou sous nos yeux une image enfouie est toujours émouvant et peut-être porteur d'un avenir plus libre, plus choisi.

Cette partie de nous, la plus créative, la plus drôle parfois, déploie de véritables capacités artistiques autant dans la manière de s'exprimer que dans sa signification la plus profonde. C'est peut-être cette capacité, mise à jour par cette pratique, libre et artistique qui aura le pouvoir de (nous) guérir ?

Etre en contact intime avec sa propre réalité est une occasion unique de devenir plus créatif de notre vie, plus libre de nos choix. C'est peut-être aussi cette liberté-là que les fondateurs de l'ethnométhodologie ont cherché à faire en codifiant une posture, une façon d'être dans l'observation de, comment les hommes font ce qu'ils font ?

L'accompagnement comme je le conçois n'est ni mesurable, ni quantifiable parce que, d'une certaine manière, c'est un art. Un art difficile qui demande des années de pratique, de réflexion, de méditation.

Comme tous les arts, il a pour vocation de nous apporter jouissance et connaissance et nous permet de nous élever au-dessus de nous-même.

Accompagner, c'est aussi aider l'autre à se réconcilier avec certaines parties de lui-même, faire la paix avec son monde intérieur et de les inclure dans son propre développement à un niveau plus haut. Cette réconciliation sera peut-être une guérison pour lui.

Bibliographie

Livres

AEPPLI E., *Les Rêves et leur interprétation*, Petite Bibliothèque Payot, 1986

CASTANEDA C., *Le Voyage à Ixtlan, Les Leçons de Don Juan*, éd. Folio, Essais, 1974

BATESON G., *Vers une écologie de l'esprit 1 et 2*, Seuil, 1977

COUILLET R., *Etre soi, collection formation permanente*, ESF Editeur, 1997

ESSER M., *La P.N.L. en perspective*

FROMM E. *Le Langage oublié*, Petite Bibliothèque Payot, 1980

HELLINGER, *Constellations familiales*, Ed. Le Souffle d'or, 2001

JOURDE F., *Philosophie*, Livre et clic, Hatier, 2004

JUNG C.G., *L'Âme et la vie*, Le Livre de Poche, 1963

JUNG C. G., *L'Homme à la découverte de son âme*, Petite Bibliothèque Payot, 1966

JUNG C. G., *Les Racines de la conscience*, Buchet Castel, 1978

LAWLEY J. et TOMPKINS P., *Metaphors in Mind*, The developing cie press, 2001

LECLERQ DON J. *L'Amour des lettres et le désir de Dieu* Edition Cerf-1954

LEVY-STRAUSS C., *Regarder, écouter, lire*, Plon, 1993

MERLEAU-PONTY M. *Phénoménologie de la perception*, TEL Gallimard, 1979

MERLEAU-PONTY M., *Sens et non-sens*, Ed. Gallimard, 1996

ORTIGUES E., *Le Discours et le symbole*, Aubier, Philosophie de l'esprit.

POTSCHKA LANG, C., *Constellations familiales : guérir le transgénérationnel*, Collection Chrysalide, Editions Le Souffle d'or, 2001

ROSEN S., *Ma voix t'accompagnera*, Hommes et groupes éditeurs, 1986

WATZLAWICK P., *Faites vous-même votre malheur*, Ed. Seuil, 1984

WINKIN Y., *Bateson : premier état d'un héritage*, Ed. Seuil, 1988

Dictionnaires

Dictionnaire de la langue française, Petit Robert, 1987

Dictionnaire de la psychanalyse, Encyclopaedia Universalis, Albin Michel, 1997

Revue

Collectif, Les Irraïductibles, Les dispositifs II, février, mars 2005

Site internet

www.cleanlanguage.co.uk

Annexes



LISTE DES PRÉSUPPOSÉS de la Programmation Neuro Linguistique

1. La carte n'est pas le territoire.
2. Chaque personne est unique et différente.
3. On ne peut pas ne pas communiquer.
4. Le sens de la communication est dans la réponse qu'on obtient.
5. Tout comportement, à son origine, détient une intention positive.
6. Nous avons des comportements, nous ne sommes pas nos comportements.
7. Plus une personne dispose de choix, plus elle se met en état de réussir.
8. Chaque personne dispose de toutes les ressources pour réussir.
9. Il n'y a pas d'échec, seulement du feed-back.
10. Le corps et l'esprit font partie d'un même système cybernétique.

Journal « LE MONDE » du 25.02.04

Extrait d'un article à propos du rapport de l'INSERM « L'Inserm propose une évaluation contestée des psychothérapies ».

Par Paul Benkimoun

Les trois approches examinées dans le rapport

1-Les thérapies psychanalytiques. Elles regroupent des pratiques qui vont de la psychanalyse aux psychothérapies analytiques, elles se fondent sur le travail de l'inconscient et le transfert entre le sujet et son thérapeute.

2-Les thérapies comportementales et cognitives. D'abord développées dans les pays anglo-saxons au début des années 1960 et issues des principes de la psychologie expérimentale, elles s'appuient sur les théories de l'apprentissage, du comportement et du conditionnement. Face aux conséquences négatives d'une action, le patient cherchera à éviter cette action, jusqu'à son extinction. Les thérapies cognitives s'intéressent à la modification progressive des schémas d'interprétation de la réalité, pour éliminer les troubles.

3-Les thérapies familiales et de couple. Elles partent du principe que la difficulté du malade est liée aux interactions d'un groupe. Ces thérapies, apparues aux Etats-Unis dans les années 1950, consistent à réunir au moins deux personnes « faisant partie du contexte de vie » de la personne en souffrance, selon l'Inserm.



CODE DE DEONTOLOGIE DE L'ENSEIGNEMENT EN PNL

☞ PRINCIPES FONDAMENTAUX

- Démontrer de manière comportementale les présupposés de la PNL.
- Agir selon les principes :
 - de respect de l'autre
 - d'honnêteté intellectuelle
 - d'honnêteté financière
 - de respect des engagements écrits et verbaux.
- Etre conscient et vigilant sur son propre fonctionnement et sur l'influence qu'il exerce.

☞ ENVERS LA PERSONNE

- Agir dans l'intérêt du stagiaire.
- Lui donner un feed-back chaque fois que c'est utile et en termes PNL.
- Faire la différence entre jugement et évaluation.
- Etre ouvert au feed-back du stagiaire.
- Préserver et respecter son indépendance, ses frontières et sa liberté de pensée.
- Rester dans le cadre de la formation et s'interdire tout passage à l'acte portant atteinte à l'intégrité de la personne (sexuel, abus de pouvoir, violence verbale ou physique).
- Faire évaluer par un autre Enseignant, pour une certification, un stagiaire que l'on aurait déjà en thérapie.

☞ ENVERS LE GROUPE

- Enoncer clairement, dès le début, les règles de fonctionnement du groupe et les règles de certification. Les respecter et les faire respecter.
- Poser les cadres de la formation : structure, lieu, cadre temporel, fonctionnel, financier.
- Expliciter clairement et respecter la différence entre groupe de formation, groupe de thérapie et développement personnel.
- Expliciter les conditions d'utilisation et de reproduction des documents reçus dans les formations.
- Respecter et faire respecter la confidentialité à propos de chaque personne.
- Respecter et préserver l'unité du groupe.
- Etre ouvert au feed-back du groupe.
- Informer des possibilités de plaintes et de recours.
- Informer de l'existence du Code de Déontologie.

☞ VIS A VIS DE L'EXTERIEUR

- Respecter la confidentialité à propos des personnes et des groupes.
- Faire preuve de respect envers les autres Enseignants en PNL, centres de formation et globalement tout corps de métier.
- Faire preuve de respect envers les autres méthodes et théories.

LES NEUF QUESTIONS DE BASE DU *CLEAN LANGUAGE*

Les questions de développement

Et, y a t-il autre chose à propos de (mot du client) ?

Et quel genre de (mot du client) ?

Et ce (mot du client) est comme quoi ?

Et où est (mot du client) ?

Et où est-ce (mot du client) à peu près ?

Les questions qui animent le temps

Et alors qu'est-ce qu'il se passe ?

Et qu'est-ce qui se passe ensuite ?

Et qu'est-ce qu'il se passe juste avant (mot du client) ?

Et d'où pourrait venir (mot du client) ?